

Les Iles Kerguelen : des hommes et des moutons

Cette épopée, car c'en est une, se déroule sur près de deux siècles et demi. Elle débute au mieux par une illusion : la découverte d'un continent austral par Yves de Kerguelen en 1772, au pire par une tromperie : le présumé continent n'est qu'un archipel désolé que son découvreur fait passer par une terre d'abondance. Ces îles de la Désolation vont être fréquentées épisodiquement par des baleiniers et des chasseurs de phoques pendant plus d'un siècle. Craignant la main mise anglaise ou batave, en 1893, l'avis français Eure reprend officiellement possession des îles Kerguelen au nom de la France. Le comte de Semallé et M. de Mahy, sénateur de la Réunion proposèrent d'en faire un établissement pénitentiaire, et l'amiral Layrle, un dépôt de charbon.

faire un dépôt de charbon, tant leur mise en valeur est incertaine. La même année, le gouvernement concède, avec bonheur sans doute tout en se faisant tirer l'oreille, aux frères Henry-Emile et René-Émile Bossière l'exploitation de Kerguelen pour cinquante ans, charge à eux de la faire prospérer. Ils montent une Société dont l'objet est notamment la création de tous établissements d'élevage, de pêche, et, d'une manière générale, l'exploitation des produits et richesses naturelles du sol. Financiers mais aussi rêveurs, ils ambitionnent de reprendre le flambeau familial de la chasse à la baleine. La ressource s'épuisant, ils se rabattent sur l'éléphant de mer, toujours en coopération avec des spécialistes norvégiens puis anglais peu scrupuleux. Les difficultés d'acheminement de l'huile extraite les voient changer leur fusil d'épaule et se reconverter dans la pêche et la conservation de la langouste. Edgar Aubert de la Rüe a bien découvert en 1932 des affleurements de lignite mais inexploitable. Toutes ces initiatives industrielles seront vouées à l'échec et entraîneront leur lot de tragédies humaines. René-Emile Bossière avait séjourné en 1880 en Amérique du Sud et découvert en Patagonie les débuts de l'exploitation extensive des moutons d'où l'idée d'appliquer la méthode aux Kerguelen. Bergers et moutons, malgré de nombreuses tentatives, échoueront dans la colonisation de l'île. Certains bergers le paieront de leur vie et tous les moutons y laisseront leur



Le découvreur : Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec¹

Il est né en 1734 au manoir de Trémarec, à Landudal, dans le Finistère, et mort en 1797 à Paris. Son père, Guillaume-Marie de Kerguelen, seigneur du Carpont et de Trémarec (1701-1750), est officier au régiment du Piémont et commande un bataillon de milices garde-côtes. Sa mère est Constance-Rose Morice de Beaubois (1702-1746). N'ayant pas de fortune, il entre, après des études au collège

peau... plutôt leur toison. Le rêve des frères Bossière finira en cauchemar, faillite et fin de leur concession en 1937. René-Emile meurt en janvier 1941 et Henry-Emile le suit en juillet de la même année. Après la guerre, l'activité principale de l'archipel est la recherche scientifique et pour ce faire, la France crée, en 1950, la station permanente de Port-aux-Français. Il est alors de bon ton, en apprentis sorciers, de tenter l'introduction d'espèces domestiques et sauvages pour alimenter en viande fraîche le personnel des bases : bovins à Amsterdam, ovins, mouflons, rennes aux Kerguelen. Le projet ne réussira que trop bien, réalisant enfin le rêve des frères Bossière. Mais, en l'absence de régulation, ces ruminants ruineront en grande partie la flore locale et mettront en péril une partie de la faune endémique de cet archipel. En 2009, un comité scientifique prend la difficile décision d'éradiquer ces populations introduites par l'homme. Exit, bovins, ovins et mouflons et rennes en sursis. La nature sauvage devrait reprendre ses droits et redonner aux îles sous le vent leur sauvagerie primitive.

des jésuites de Quimper, dans la Marine royale et intègre en juillet 1750 la compagnie des Gardes de la Marine au département de Brest où l'on formait les futurs officiers du grand corps des vaisseaux, recrutés uniquement dans la noblesse. À l'issue de divers embarquements qui complètent sa formation, il est nommé enseigne de vaisseau. Affecté ensuite au service du port de Brest, il reçoit le brevet de lieutenant d'artillerie et, en 1757, rejoint Dunkerque pour commander une compagnie franche d'infanterie de vaisseaux. C'est dans cette garnison qu'il fait la connaissance de

¹ - wikipédia

Marie-Laurence de Bonte, issue d'une famille flamande, qu'il épouse en 1758. Son beau-père, ancien bourgmestre de Dunkerque arme *Le Sage*, à la course pendant la guerre de Sept Ans.

Kerguelen en prend le commandement en janvier 1761. De mars à juillet 1761, il mène une campagne aux Antilles. Promu lieutenant des vaisseaux du Roi en 1763, il effectue des relevés hydrographiques en Bretagne, ce qui détermine son admission à l'Académie de marine en tant que membre-adjoint.



En 1764, il rédige ses *Observations sur la dispositions des vaisseaux de guerre*.

Campagnes dans l'Atlantique nord (1767-1768)

En 1767, il obtient le commandement de *La Folle* pour effectuer une campagne de protection des pêcheurs de morue en Islande². Au cours de cette expédition, il se rend dans les environs de Rockall, un rocher isolé situé dans l'Atlantique Nord. Il publiera une carte de la zone en 1771. En 1768, il repart dans l'Atlantique nord au Groenland et à Bergen en Norvège et devient familier avec la navigation dans les mers froides. Il ramène en 1768 deux oursons blancs pour la

2- «Les Islandais élèvent beaucoup de moutons. Chaque ferme ou métairie a son troupeau ; il y a des fermiers qui ont jusqu'à cinq bergeries. On laisse en certains cantons errer les moutons toute l'année, même l'hiver, dans les montagnes. On a seulement soin, quand la mauvaise saison commence, de retirer dans les bergeries les agneaux qui n'ont pas un an car ils ne pourraient supporter le froid comme les vieux moutons qui sont mieux fourrés. Ces animaux sont obligés de faire une ouverture dans la neige pour trouver de l'herbe... L'Islande a beaucoup de bœufs et de vaches. Ces animaux sont de petite taille. Les bœufs ont un goût sauvage ; les vaches donnent beaucoup de lait, quelques-unes en donnent vingt pots par jour ; leur lait est admirable, c'est la nourriture et la boisson des malades, le petit lait est la boisson principale de ceux qui se portent bien, ils la nomment « syre ». Elle devient aigre en vieillissant ; c'est alors qu'il la trouvent bonne et saine...» Les Bretons et l'Islande (4). Yves de Kerguelen en mission en Islande. Publié le 23/08/08, dans Chronique par Bernard Le Nail pour ABP

ménagerie du roi Louis XV, le futur Jardin des Plantes.

Première expédition

Kerguelen s'intéresse à l'une des grandes préoccupations des milieux scientifiques et littéraires de son temps : l'existence d'un continent austral qu'on situait dans le Pacifique sud. Il se rend à Versailles en septembre 1770, pour proposer le plan d'une campagne de découverte dans les mers antarctiques. On lui donne le commandement du vaisseau du Roi le *Berrier*, et il met la voile en mai 1771 pour l'Isle de France qu'il atteint le 20 août. Lors de son escale, il est bien accueilli par le gouverneur des Roches et l'intendant Poivre. Il y rencontre également Commerson³, Marion Dufresne⁴, et le jeune La Pérouse⁵. Il y remplace son gros vaisseau contre deux navires plus légers, mieux adaptés à l'objet de sa mission. Le 12 février 1772, dans le sud de l'océan Indien, il aperçoit une terre où il croit voir le continent

3- Philibert Commerson (1727-1773) est un médecin, explorateur et un naturaliste. Au cours d'une vie courte mais fort bien remplie, puisqu'il accompagna Bougainville comme naturaliste dans son voyage autour du monde, il collecta à travers le monde des milliers d'espèces de plantes nouvelles, d'insectes, de poissons et d'oiseaux qui furent offerts au Jardin du roi. Une mort précoce, à l'âge de 45 ans, ne lui laissa pas le temps de publier ses travaux. Wikipédia

4- Marc-Joseph Marion du Fresne surnommé Marion-Dufresne (1724-1772) est un navigateur et explorateur français du XVIII^e siècle. Il est notamment le découvreur en 1772 de l'île Marion, de l'île du Prince-Édouard et des îles Crozet. Son nom a été donné à un navire français assurant notamment le ravitaillement des Terres australes et antarctiques françaises du sud de l'océan Indien. Wikipédia

5- Jean François de Galaup, comte de La Pérouse (1741 - 1788), né au château du Gô, dans la paroisse de Saint-Julien à deux lieues d'Albi, est un officier de marine et un explorateur français. Capitaine de vaisseau, il est choisi par le marquis de Castries, ministre de la Marine et par Louis XVI pour diriger une expédition autour du monde visant à compléter les découvertes de James Cook dans l'océan Pacifique. Cette expédition maritime autour du monde, qu'il commandait, disparaît corps et biens à Vanikoro (îles Santa Cruz) en 1788, trois ans après son départ de Brest. Une expédition de secours commandée par le vice-amiral d'Entrecasteaux est envoyée dans les années qui suivent le naufrage (1791-1794), sans succès. Le mystère de la disparition de La Pérouse n'est percé qu'en 1826 par Peter Dillon et par Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville en 1828, qui retrouvèrent l'épave de *L'Astrolabe*. Enfin, Reece Discombe identifie celle de *La Boussole* en 1964. Wikipédia

austral, et lui donne le nom de France australe. Il s'agit en fait de l'archipel des Kerguelen. Il prend possession du territoire au nom du roi. A son retour, Kerguelen « fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb ». À Versailles, il fait



au roi une description très optimiste des ressources des terres qu'il avait découvertes, convainquant le monarque d'ordonner une seconde expédition.

Seconde expédition

Le 26 mars 1773, c'est avec deux navires lourds, *Le Roland* et *L'Oiseau*, qu'Yves-Joseph de Kerguelen part de Brest pour un deuxième voyage d'exploration de la France australe. La mission va même au-delà puisque embarquent avec lui des colons prêts à s'installer sur la nouvelle terre. En suivant la même route que l'année précédente, l'expédition retrouve les côtes déjà visitées des îles qui deviendront l'archipel des Kerguelen. Mais elles sont bien différentes des descriptions idylliques qui avaient justifié l'expédition ; le relief et les conditions météorologiques ne permettront qu'une courte incursion à terre.

Au retour à Brest, les choses se passent mal. Louis XV étant mort, les soutiens de Kerguelen au ministère de la Marine avaient changé. Il est traduit en Conseil de guerre sous divers chefs d'accusation mais surtout pour l'interruption de son voyage et la description avantageuse qu'il avait faite de terres inhabitables, ceci afin de promouvoir l'expédition. Il est condamné à six ans de forteresse et à la radiation de l'état des officiers du roi. De 1775 à 1778, il est emprisonné au château de Saumur.

Dernières aventures

Il est libéré en 1778, réintègre la Marine et repart faire la guerre de course et se bat pendant la Guerre d'Amérique. En 1781, Kerguelen décide une nouvelle expédition de découvertes. Mais un navire britannique l'intercepte et il est emmené en détention en Irlande. Les anglais méfiant fouillent le navire et y trouvent un projet d'invasion de l'île de Saint-Hélène. Une idée conçue dans un moment d'oisiveté dira Kerguelen... En 1782, Kerguelen publie sa *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits en*

1771, 1772, 1773 et 1774... Un arrêt condamne immédiatement cet ouvrage pilonné, suite à un arrêt du Conseil du Roi, en date du 23 mai 1783. En 1776, James Cook ⁶ appelle déjà ces terres « îles de la Désolation » ou « Terre de Kerguelen ». Kerguelen se rallie à la Révolution, il est fait contre-amiral. Arrêté en 1794, il est libéré, retrouve son grade et participe à la bataille de Groix en juin 1795. Il est mis à la retraite en 1796. Kerguelen meurt l'année suivante, à Paris, à l'âge de 63 ans, le 3 mars 1797.

L'archipel des Kerguelen ⁷

L'archipel des Kerguelen est localisé entre 48°35' et 49°54' de latitude Sud et entre 68°43' et 70°35' de longitude Est, à une distance d'environ 2 000 km des côtes de l'Antarctique, 3400 km de la Réunion, 4800 km de l'Australie. L'archipel, d'une superficie d'environ 7215 km², est constitué d'une île principale, la Grande Terre entourée de plus de 300 îles et îlots satellites, pour la plupart très proches de l'île principale. Les côtes sont extrêmement découpées avec quelques grands golfes et de nombreuses baies secondaires ainsi que de longs fjords. Le point culminant est le



Mont Ross (1850 m).

Les îles Kerguelen forment la partie émergée d'un immense plateau volcanique sous-marin baptisé plateau Kerguelen-Heard. L'archipel a commencé à surgir il y a environ 40 millions d'années. Formée à partir d'un plateau volcanique, la géologie de l'île est principalement marquée par des roches volcaniques mais on y trouve également des roches de types granites dans le sud-ouest de l'île principale, tout à fait

6- James Cook (1728-1779) est un navigateur, explorateur et cartographe britannique. Accédant au grade de capitaine de la Royal Navy, il fait trois voyages dans l'océan Pacifique à l'occasion desquels il est le premier Européen à débarquer sur la côte Est de l'Australie, en Nouvelle-Calédonie, aux îles Sandwich du Sud et à Hawaï. Il est également le premier navigateur à faire le tour de l'Antarctique et à cartographier Terre-Neuve et la Nouvelle-Zélande. Wikipédia

7- www.taaf.fr

remarquables dans le contexte volcanique. On trouve également quelques roches issues de dépôts sédimentaires, marin côtier ou terrestre.

Le climat de Kerguelen est océanique, froid et extrêmement venteux. La température moyenne annuelle y est de 4,5°C avec une amplitude faible d'environ 6°C. Les précipitations sont fréquentes, et peuvent se produire sous forme de pluie comme de neige, tout au long de l'année. La hauteur annuelle moyenne est cependant modeste et n'atteint que 820 mm. Les montagnes sont donc fréquemment couvertes de neige mais peuvent s'en dégarnir rapidement et fortement avec la pluie. Il existe plusieurs glaciers permanents, en



net recul. Le vent d'ouest souffle quasi continuellement à une moyenne de 35 km/h, l'archipel se trouvant dans les « cinquantièmes hurlants ». Les vents de 150 km/h sont courants et atteignent parfois 200 km/h.

Situées à la convergence antarctique où le mélange des eaux froides de l'Antarctique et des eaux plus chaudes de l'océan Indien stimule la production des chaînes alimentaires, les îles Kerguelen constituent un lieu privilégié de rassemblement de nombreux animaux océaniques, en particulier de ceux qui ont besoin de la terre ferme pour se reproduire. On trouve ainsi sur le littoral d'impressionnantes colonies de reproduction d'éléphants de mer, de manchots royaux, de diverses espèces d'albatros ou de gorfous.

Les eaux environnantes sont caractérisées par la dominance de légine⁸. Les écosystèmes originaux

8- La légine antarctique (*Dissostichus mawsoni*) est un poisson de la famille Nototheniidae. Il est célèbre par la présence d'une protéine antigénel dans son organisme,

ont cependant été profondément modifiés par la surexploitation des ressources (chasse baleinière et phoquière tout au long du XIXe siècle, pêche industrielle à la fin du XXe siècle) et par l'introduction volontaire ou involontaire d'animaux exogènes qui se sont acclimatés : lapins, chats, rats, bovins, rennes, moutons, mouflons, truites...

La végétation terrestre est assez maigre, formant près du littoral des paysages de toundra, mais se réduisant le plus souvent, dès que la pauvreté du sol s'accroît ou que la rudesse du climat augmente avec l'altitude, à des touffes éparses au milieu d'étendues minérales ou à de discrètes colonies de lichens. On trouve une espèce caractéristique : le chou de Kerguelen (*Pringlea antiscorbutica*). La végétation marine est en revanche très exubérante, marquée par la présence de vastes forêts sous-marines de *Macrocystis* ou par une frange côtière de *Durvillaea*.

Historique rapide

L'archipel fut découvert le dimanche 12 février 1772 par le navigateur français Yves Joseph Kerguelen de Trémarec et 4 ans après par James Cook en 1776. En 1893, l'avis français *Eure* prend officiellement possession des îles Kerguelen au nom de la France. Le comte de Semallé et M. de Mahy, sénateur de la Réunion proposèrent d'en faire un établissement pénitentiaire, et l'amiral Layrle, un dépôt de charbon.

L'archipel était surtout fréquenté par des baleiniers et des chasseurs de phoques.

En 1893, le gouvernement concède aux frères Henry et René-Émile Bossière l'exploitation de Kerguelen pour cinquante ans, en remerciement d'un service rendu⁹. L'année précédente Henry Bossière traite des affaires à Londres. Il apprend par la presse que l'Australie, colonie britannique a l'intention de prendre possession des Kerguelen. Il rentre en France, avertit le gouvernement qui envoie l'avis de transport *L'Eure* pour renouveler la prise de possession.

En 1908-1909, à bord du *J.-B.-Charcot* puis en 1913-1914 avec la *Curieuse*, Raymond Rallier du Baty (1881-1978) et son frère Henri (1879-1915) explorent les rivages, les baies et les terres de l'archipel. Le géologue Edgar Aubert de la Rüe¹⁰

qui lui permet de survivre dans les eaux glacées de l'océan Austral. Wikipédia

9- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

10- Edgar Aubert de la Rüe (1901 - 1991) est un ingénieur, géologue franco-suisse formé à l'Institut de géologie appliquée de Nancy. Ses nombreux voyages, principalement dans les colonies françaises, l'amènent à

assisté par son épouse Andrée entreprend l'étude géologique et géographique de l'archipel lors de quatre campagnes (1928-1929, 1931, 1949-1950, 1952). La station permanente de Port-aux-



Français a été créée en 1950.

Depuis 1955, l'archipel des Kerguelen constitue l'un des quatre puis cinq districts des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF). Il est administré depuis la ville de Saint-Pierre, à La Réunion, mais il ne fait pas pour autant partie de ce département d'outre-mer. Les TAAF sont en effet placées sous l'autorité de l'administrateur supérieur qui exerce les fonctions de chef du territoire et qui jouit du rang de préfet.

Au début des années 1960, les Kerguelen furent envisagées comme site d'essais nucléaires.

L'activité principale de l'archipel est la recherche scientifique et pour ce faire, la France a créé, en 1950, la station permanente de Port-aux-Français. Les Kerguelen n'ont pas d'habitants permanents et n'abritent que le personnel de la base établie à Port-aux-Français (de 45 en saison d'hiver à 120 personnes en campagne d'été).

Un navire, la *Curieuse* N.O., affrété par l'Institut polaire français Paul-Émile-Victor est attaché à l'archipel et sert de support logistique aux

étendre ses champs d'intérêt à la géographie humaine et à la photographie. Il est considéré comme un spécialiste des îles (« L'Homme et les îles », 1935). Il a notamment séjourné à Saint-Pierre-et-Miquelon, aux Nouvelles-Hébrides et a été le pionnier de l'exploration intérieure de l'archipel des Kerguelen. Wikipédia

programmes scientifiques.

Par ailleurs, en 1992, le Centre national d'études spatiales (CNES) a installé une station de poursuite de satellites, sur un plateau situé à 4 km à l'est de la base de Port-aux-Français.

Les frères Bossière¹¹ : tentatives de mise en valeur

*Les frères Bossière*¹²

René Emile (1857-1941) et Henry Emile (1859-1941) Bossière ont évolué dans l'univers havrais de l'armement et du négoce national. Leur père, Emile Toussaint Bossière (1826 -1925) a été l'un des principaux armateurs havrais et le dernier en France à avoir pratiqué la pêche à la baleine¹³. René, de 1882 à 1886, est le dirigeant de la Maison Bossière frères et Cie. Il séjourne en 1880 en Amérique du Sud en tant que fondé de pouvoirs de la Compagnie Maritime du Pacifique et découvre en Patagonie les débuts de l'exploitation extensive des moutons. Les deux frères y retournent en 1881 et 1883, à Punta-Arenas où leur père possède une fonderie d'huile de phoque¹⁴. Ils manquent de capitaux mais ont pour ambition de coloniser les îles australes françaises constituées de l'archipel des Kerguelen, des îles Saint Paul et Amsterdam¹⁵. La première

11- Mes vifs remerciements à Mme Lemonnier Mercier, docteure en histoire de l'art de l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, Havraise et aussi résidente en Haute-Loire. Elle m'a fait connaître l'Association des Amis du Vieux Havre et mis en relation avec Claude Briot. Elle a publié entre autres "La Fayette, le Havre et les Amériques", Cahiers Havrais de recherche historique N° 66, 2008

12- <http://transpolair.free.fr>

13- « ... (il) avait pourtant expliqué à ses fils... qu'il n'y avait plus rien à espérer dans cette activité. Mais en bons normands, les frères sont têtus. Ils décident de reprendre le flambeau et puisqu'il faut aller loin pour trouver la baleine, ils songent aux îles Kerguelen. Leur père avait eu tort de leur raconter qu'il y en avait là-bas... » Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

14- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

15- La possession des îles Saint-Paul et Amsterdam avait été autrefois objet de contestation assez vive de la part de l'Australie. La France charge le commandant Vuillaume, sur le *La Bourdonnais*, de la division navale de Madagascar de les réoccuper en octobre 1893 et d'y établir pavillon. C'est chose faite à Saint-Paul, assez difficilement, et pour Amsterdam, tout entière entourée d'une noire ceinture de falaises abruptes, l'entreprise est très périlleuse. « ... il faut se jeter bravement à la mer au milieu des brisants avec deux matelots pour gagner la côte en portant une amarre à terre. C'est ensuite à

demande de concession adressée au Ministère des Colonies date d'avril 1893. L'état français trouve dans leurs projets une chance inavouée d'occuper ces terres qu'il revendique. C'est le 31 juillet 1893 qu'ils obtiennent la concession des Kerguelen pour une durée de cinquante ans, avec le soutien de politiques havrais, Félix Faure ministre de la Marine en 1894 et Jules Siefried ministre de l'Industrie, du commerce et des colonies dès 1892. Profitant de ce premier succès, ils demandent l'autorisation d'exploiter les îles Saint-Paul et Amsterdam.

La compagnie des Iles Kerguelen

En octobre 1894, les frères Bossière créent leur première société au Havre, « Emile Bossière fils », dont l'objet est l'exploitation des Iles Kerguelen. Ils n'arrivent toujours pas à obtenir d'aides financières du gouvernement. Malgré tout, ils se lancent dans l'achat de leur premier navire, un brick goélette *Kerguelen*, qui doit les conduire en Amérique du Sud où ils se procureront des moutons pour lancer leur projet d'élevage. C'est

l'aide d'un va-et-vient établi au moyen de cette amarre fixée aux rochers de la falaise que le mât de pavillon avec les outils nécessaires à son établissement pu être envoyé sur l'île. La durée encore bien courte de cette opération suffit cependant pour que les officiers pussent constater du pont du navire la présence de nombreux troupeaux de bœufs sur île, celle aussi d'une cabane couverte de chaume dernière trace d'un essai de colonisation tenté par un habitant de la Réunion nommé Heurtin qui s'était fait transporter sur île en 1870, avec toute sa famille ». Le second du navire en posant le pied sur l'île y constate la présence d'eau courante. « Il importe maintenant de remarquer ... que le commandant Vuillaume ne fait que régulariser un droit acquis depuis longtemps Dès la première moitié de ce siècle en effet des pêcheurs de la Réunion attirés par abondance extrême du poisson dans leurs parages en avaient fait des îles françaises. Aussi en 1843 le gouverneur de cette grande terre des Mascareignes qui portait alors le nom de Bourbon pénétré des avantages que pouvait avoir pour la France l'occupation de ces îles crut devoir en prendre possession et faire arborer notre pavillon en les plaçant sous le commandement d'un capitaine au long cours, Adam Mieroslawski, après avoir fait débarquer une petite garnison. Mais le gouvernement alors ne voulut pas ratifier cette prise de possession et fit substituer le pavillon du protectorat au pavillon national en faisant rapatrier les cinq soldats d'infanterie de marine qui composaient la petite garnison du début. Dès lors, privées d'encouragement, toutes les tentatives d'exploitation de ces deux îles faites à de nombreuses reprises et jusque dans ces derniers temps par nos nationaux ont été condamnées dans une prompte déchéance et pourtant les avantages offerts par cette occupation étaient considérables...» Réoccupation par la France des îles Saint-Paul et Amsterdam. Ch. Vélain. [Annales de géographie](#) Année 1893 / 6 / pp. 239-241

un échec. Malgré cette infortune, le Ministre des Colonies nomme par arrêté du 26 mars 1896 René Bossière Résident de France et permet donc la fabrication de cachets postaux. René-Emile séjourne 4 ans en Argentine, se documente sur l'élevage du mouton tandis que son frère s'associe avec l'explorateur belge de Gerlache qui devrait tenir à disposition le *Selika* pour acheminer des



moutons des îles Malouines aux Kerguelen. René-Emile, en juin 1900, se rend aux Falkland pour sélectionner les brebis mais de Gerlache, au dernier moment, réalise que son navire ne peut effectuer un tel voyage ¹⁶. Henry, en novembre 1900, projette de créer une nouvelle société ouverte à d'autres actionnaires. L'objet de La Compagnie des Iles Kerguelen est « l'exploitation des Iles de Kerguelen, notamment la création de tous établissements d'élevage, de pêche, et, d'une manière générale, l'exploitation des produits et richesses naturelles du sol ». Le trois-mâts *Fanny* ¹⁷ est armé pour aller chercher des

16- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

17-Pôles. Une expédition franco-belge à Kerguelen. Au commencement de décembre, M. A. de Gerlache, ancien chef de l'expédition de la Belgica au pôle sud, est parti pour Kerguelen, afin d'y faire une tentative de colonisation pour le compte d'une société française, dite Compagnie de Kerguelen. La mission d'exploration s'est embarquée sur le yacht à vapeur *Selika* ; un voilier français *la Fanny* est également à sa disposition. Ce dernier bâtiment est allé prendre aux îles Malouines, dont le climat présente de grandes analogies avec celui de Kerguelen 1500 moutons dont l'acclimatation sera tentée dans notre possession australe. *La Fanny* amènera, en outre, à Kerguelen, des bergers des Malouines. M. de Gerlache est accompagné d'un prospecteur et de deux naturalistes français, MM. Jules Bonnier et Pérez, chargés d'étudier l'histoire naturelle de l'île. Des observations météorologiques. seront également exécutées pendant le séjour de la mission à Kerguelen, de telle sorte que cette expédition de colonisation ne perdra pas de vue les intérêts de la

moutons aux Iles Malouines, mais son capitaine montrant son incompetence, ne dépasse pas le Golfe de Gascogne, excluant toute chance d'arriver aux Kerguelen. Un groupe d'actionnaires potentiels s'est formé mais renonce devant l'accumulation des échecs. De retour au Havre, en juin 1901, René-Emile publie une étude sur l'élevage du mouton¹⁸ dans le monde. Il veut y démontrer qu'une exploitation de laine est possible aux Kerguelen comme en Patagonie, Nouvelle-Zélande, Australie... tous ces territoires où le froid rend la toison plus épaisse, et peu peuplés.

En 1907, le Ministère des Colonies montre son impatience face au manquement des engagements des frères Bossière. Il faut attendre l'année 1908 pour voir enfin se concrétiser le projet d'exploitation des Kerguelen avec notamment les accords passés avec la Société norvégienne Storm, Bull et Cie et avec Madame Faucon.

La première campagne 1908 -1909

Les frères Bossière se sont débarrassés des contraintes d'exploitation de pêche de mammifères marins en déléguant aux Norvégiens et à Madame Faucon cette activité, contre rémunération. Leur objectif est avant tout de pratiquer l'exploitation extensive des moutons qu'étudia René pendant ses séjours en Amérique du Sud et sur les îles Falkland¹⁹.

science. (Ch. R. — La Géographie.) Société de Géographie de L'Est Reconnue d'utilité publique par décret du 14 janvier 1882. Bulletin trimestriel. Nouvelle série. Année 1901

18- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

19- La Patagonie est un vaste plateau argentin qui débute à l'est sur les rives de l'Océan atlantique et se termine à l'ouest sur la frontière du Chili. Au Nord de la Terre de Feu se trouvent les meilleurs terrains, de bons pâturages en terrain légèrement vallonné. Les races ovines exploitées sont au nombre de quatre : Mérinos australien, Mérinos argentin, à vocation lainière, Corriedale, Romney March, à vocation mixte laine/viande. La méthode d'élevage est le plein air intégral, sans hangars ni abris artificiels, sans apport de fourrage ou d'eau. Les fermes sont entièrement clôturées (6 fils lisses avec poteaux de tension) et divisées en parcs. Les troupeaux comptent de 1000 à 5000 têtes. Les rares regroupements ont pour objet le marquage, la tonte et les bains contre la gale. Les hangars spéciaux de tonte regroupent de 8 à 45 postes de tonte mécanique. L'agnelage a lieu au printemps. La laine est le produit principal. La viande est secondaire voire nulle dans les régions éloignées des frigorifiques. Il arrive même que l'absence de débouchés et de pâturage entraîne l'abattage de milliers de moutons pour la seule récupération des peaux. Le surplus de la production, stocké en frigorifiques, est exporté ou consommé sur place. La laine est d'une qualité

La co-exploitation norvégienne

La société Storm, Bull et Cie crée la société anonyme norvégienne « Aktieselskabet Kerguelen » et lui cède ses droits. Cette dernière investit d'importants fonds et construit l'usine baleinière de Port-Jeanne d'Arc dès octobre 1908. La première campagne est relativement bonne, 232 baleines sont tuées. La chasse à la baleine est progressivement remplacée par la chasse aux éléphants de mer.

La campagne du Carmen

Cette mission va voir le jour grâce à la rencontre des frères Bossière, de Madame Alphonsine Augustine Maria Durieux (veuve de M. Faucon) et de son ami et futur mari René Dastré. Le capitaine René Dastré appareille de Marseille le 13 mars 1908 sur le *Carmen*. Cette campagne est relativement fructueuse et dure jusqu'en mars 1909. Cette association est suivie d'imbricolios juridiques et ne donnera aucun résultat positif par la suite.

Raymond Rallier du Baty

Raymond Rallier du Baty qui avait navigué à bord du *Français* lors de l'expédition française en Antarctique commandée par Jean-Baptiste Charcot, projette de mener une expédition aux Kerguelen. Il obtient des Bossière, en juillet 1907, l'autorisation de pêcher pour financer son expédition. Il se rend sur l'archipel, tuant des éléphants de mer pour rentabiliser son voyage d'exploration. La campagne dure du 6 mars 1908 au 10 juin 1909. Raymond Rallier du Baty demande au gouvernement français la concession de l'Archipel, argumentant que les Bossière ne respectent pas le cahier des charges. Le ministère des Colonies n'y donne pas suite.



exceptionnelle malgré son rendement peu élevé causé surtout par la poussière. Elevage ovin en Patagonie. Alberto Gasc-Daireaux. Ingénieur agronome. Pâtre N° 37. Novembre 1956.

L'exploration d'Henry Bossière

Henry part du Havre le 19 novembre 1908¹ et arrive accompagné d'une équipe de quatre hommes aux Kerguelen le 24 janvier. Cette première mission a pour but de prospecter l'archipel dans l'espoir de concrétiser le projet d'élevage de moutons². Le séjour n'est que de courte durée et Henry, par délégation, peut exercer les fonctions de Résident de France octroyé par le Ministère des Colonies et apposer sur les courriers les premières empreintes. En 1908, le *Jeanne*

1- « Parti en novembre 1908, je reviens avec la certitude de la fausseté des légendes accréditées sur Kerguelen. Si ce n'est pas le pays idéal comme climat, le séjour en est du moins très supportable et l'on y a la vie facile ; je n'en veux pour preuve que l'exemple des marins qui viennent d'y passer plus d'une année, des cent vingt hommes qui depuis six mois y habitent, et dont l'état sanitaire est demeuré excellent. En mars, nous avons eu presque constamment une température moyenne de 13 degrés au dessus de zéro ; plusieurs fois nous avons déjeuné en plein air, heureux de désertir notre cabane. En beaucoup d'endroits, il existe de vastes étendues de terrain couvertes d'une plante fourragère, de la famille des pimprenelles, nommée acoena. Les animaux s'en montrent très friands : nos trois chevaux, même les porcs apportés, ne mangeaient pas d'autre fourrage et s'en trouvaient fort bien. Les vingt-deux brebis amenées d'Islande et déposées sur l'île Longue, sans abri ni soins, avaient, avant mon départ, déjà mis bas, et les agneaux bondissaient alertes à côté de leurs mères. Il est à présumer que, avec des abris, ces bêtes supporteront la mauvaise saison ; ainsi, serait assurée la précieuse ressource de l'élevage, qui, pratiqué par de bons fermiers normands, bretons ou basques, payerait largement leur persévérant labeur ». Les Iles Kerguelen. Henry E. Bossière. L'Illustration 11 septembre 1909 N° 3472

2- Kerguelen. Colonie à laine. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'appeler l'attention de l'opinion sur la valeur économique de notre colonie australe de Kerguelen, ignorée ou méconnue jusqu'en ces dernières années. Dans deux articles parus l'an passé dans ces colonnes, nous avons, d'une part, montré à nos lecteurs que la reconnaissance de l'armement pour la pêche à la baleine et au phoque était possible après les campagnes de chasse organisées et méthodiques du *Jeanne d'Arc* ; d'autre part, nous avons fait entrevoir quelles richesses permanentes et extensibles pourraient être exploitées à Kerguelen, si l'élevage du mouton, qui venait d'y être tenté avec succès, y était entrepris en grand et avec persévérance. La tentative d'acclimatation du mouton à Kerguelen que nous avons relatée l'an passé, a pleinement réussi. Plusieurs hivers se sont écoulés et même au cœur de la mauvaise saison, béliers, brebis et agneaux importés d'Islande ont trouvé une nourriture abondante en broutant les herbes du pays. Ils se sont admirablement portés. Débarqué en octobre 1908 sur une des nombreuses îles de l'archipel,

d'Arc dépose sur l'île Longue, en Baie du Morbihan, un groupe de vingt moutons³. Ils sont laissés à la garde de quatre bergers qui s'installent dans des baraques provisoires. Mais la presque île est un site aride, ravagé par les lapins sauvages et peu propice à l'élevage⁴. La guerre de 1914 met fin à cette tentative et les bergers repartent avec *l'Isle of Kerguelen*, laissant les moutons.

La deuxième campagne 1912-1913

En 1911, les Frères Bossière forment la Société Concessionnaire des Iles Kerguelen qui dégage un

le petit troupeau de 20 brebis et de 2 béliers, qui avait eu à supporter les fatigues d'un voyage de trois mois et les chaleurs de l'Equateur, avait été abandonné à lui-même, sans abri et sans soin. Les agneaux ont admirablement supporté le climat ; le troupeau déjà quintuplé est devenu sauvage ; les animaux qui le composent s'enfuient dans la montagne à la vue de l'homme. Ceux d'entre eux qui ont été tués et consommés à Kerguelen, ont été trouvés exquis ; le document que nous avons sous les yeux ajoute : « Jamais on n'a vu de moutons aussi gras. » Rien, puisque Kerguelen, par sa flore, ressemble à ces contrées, rien n'empêche que quelque cent mille moutons, surveillés et soignés, ne se portent aussi bien dans notre colonie où leur nourriture est assurée que dans les parages de Magellan ; le petit troupeau, l'essai ayant donné des résultats, s'étant multiplié, Kerguelen doit devenir colonie à laine. Rien n'empêche, non plus, que dans les îles Saint-Paul et Amsterdam, beaucoup plus petites que Kerguelen, mais où vivent déjà en liberté 1600 bœufs sauvages, d'importants troupeaux de moutons ne réussissent à prospérer. Toutes nos colonies, même celles qui paraissent les plus déshéritées, ont des richesses à mettre en valeur ; celles de nos trois colonies des régions antarctiques ne sont pas des moindres... Bulletin Commercial et industriel de Roubaix. N° 352. Jeudi 28 septembre 1911.

3- Il s'agit certainement de moutons islandais, une race de mouton d'Europe du Nord à queue courte. Il est trapu, de taille moyenne, et possède des pattes courtes. Sa tête et ses pattes sont dépourvues de laine. Sa toison peut être blanche, brune, grise ou noire. Il peut être acère ou à cornes tant chez le mâle que la femelle. Les moutons islandais proviennent de la lignée des Spælsau norvégiens. Ils ont été amenés en Islande par les premiers colons, et élevés depuis plus d'un millénaire dans un environnement très rude. La toison du mouton est double avec un manteau externe et un sous-manteau plus fin.

4- La faune se compose des innombrables lapins lâchés à travers l'île et de ce qui reste de moutons islandais déposés, à titre d'essai, par les concessionnaires en 1909, 1911 et 1913. On croit que l'élevage des ovins pourrait réussir et se développer aux Kerguelen. Le capitaine Rallier du Baty rapporte que, fin 1913, l'effectif de 20 moutons déposés en 1909 à l'île Longue était tombé à 13 au lieu d'augmenter en progression géométrique, comme il arrive dans les pays favorables

bénéfice. Toujours dans l'optique d'élever des moutons, une campagne de prospection territoriale est montée en 1912 sur les Kerguelen. C'est le baron Pierre Decouz⁵ qui est missionné en tant que responsable. L'objectif fixé est de trouver le meilleur terrain pour créer une colonie et accueillir les ovins. Accompagné du guide de haute montagne Valérien Culet⁶, il débarque le 1^{er} février 1912 et explore le golf du Morbihan. Après quelques jours et un aller-retour à Durban, d'où il ramène quelques moutons, il s'installe dans la Baie de l'Observatoire fin mars pour préparer son

à l'élevage. Ce troupeau avait diminué de 7 unités en cinq ans et plusieurs boitaient. Les 20 têtes déposées en 1920 à l'île Howe tombèrent à 15 dans le même intervalle. Un troisième essai, à Port-Couvreux, subit un sort pire encore ; mais, à l'inverse du capitaine Rallier du Baty qui conclut de ces trois tentatives malheureuses que le mouton peut vivre à Kerguelen, mais non se multiplier et devenir une source de profits, on peut penser que de nouveaux essais devraient être tentés avec d'autres espèces ovines. Le Courrier colonial illustré / [directeur Francis Mury. 15 septembre 1925

5- Pierre Gustave Joachim Napoléon Raoul Decouz (1883-1916) est né à Issoudun dans l'Indre. C'est le fils de Marie Alfred Louis Gaston Decouz et de Jeanne Julie Clémence Robert de Chenevière. Brigadier - 2e R.A.C. (Campagne) [Artillerie]. Complément : éclaireur et agent de liaison, il est tué dans la Meuse, le 16/03/1916 (32 ans), entre le fort de Moulainville et l'ouvrage de Tavannes. Médaille militaire (posthume) - Croix de guerre 1914-1918 (étoile) - Citations à l'ordre du régiment (25/03/1916) et posthume (M.M.) "Brigadier brave et dévoué, ayant accompli avec tact et sang-froid les missions parfois périlleuses dont il était chargé. Tué à son poste le 16/03/1916" - Mobilisé le 03/08/1914 et parti aux Armées avec le 2e R.A.C., brigadier (15/10/1915). Baron - Prénom 'Pierre' seul sur les inscriptions de Francin et Chambéry (73), dans la presse et dans le livre Tableau d'Honneur (ce prénom 'Pierre' ne figure pas sur les documents officiels - 'Gustave Joachim' sur le livre d'Or de Bassens - Pierre Decouz avait fait de 11/1911 à 02/1913 une expédition dans les îles Kerguelen afin d'y étudier les possibilités d'élevage du mouton - Obsèques à Chambéry (73) en 08/1922 -

6- Une descendante de Valérien Culet (1875-1965) a trouvé son carnet de note, rédigé de sa petite écriture fine et soignée. Kerguelen, 1912. Baie de l'observatoire. Valérien et Pierre débarquent ; ils ont été envoyés là par les frères Bossière pour y installer un élevage de moutons et pour évaluer les richesses minières de l'archipel. Pierre Decouz avait rencontré Henri Bossière en Patagonie où il étudiait l'acclimatation des moutons ; c'est la similitude de climat entre la Patagonie et Kerguelen qui amena les Bossière à tenter cet élevage dans notre archipel. Pierre recruta alors son ami Valérien pour l'accompagner dans cette aventure. Valérien Culet est berger et guide à

hivernage. Les frères Bossière créent la Compagnie Générale des îles Kerguelen, Saint Paul et Amsterdam en septembre 1912 et arment deux bateaux, le *Jacques* et le *Yves de Kerguelen*. Ce dernier quitte le Havre avec une nouvelle équipe de bergers : Abel Chapalbert, Bernard Joli et Théophile Combey. L'ensemble de la campagne pourtant bien débutée va être anéantie par une série de contretemps. Le Baron Decouz ne respecte pas les recommandations, sans doute découragé par un hivernage trop long et sûrement par la déception de ne trouver que des terres désolées. Avec son guide, il quitte les Kerguelen sans attendre les navires promis par les frères Bossière. Le Baron Decouz ne ramène que peu d'informations exploitables après un an passé aux Kerguelen et pourtant il tient des conférences et écrit des articles sur son expédition. Les deux navires ratent leur rendez-vous aux Kerguelen. Le *Yves de Kerguelen* débarque fin avril 1913 à Port-Gouvieux du matériel destiné à l'équipage du *Jacques*. Après trois mois d'attente et quelques cartographies du secteur, le *Yves de Kerguelen* repart vers Cap Town. Il y est vendu dans la plus grande confusion en décembre pour une bouchée



Bonneval-sur-Arc. Après avoir quitté la France fin 1911, les deux hommes s'installent à Ker début 1912 ; l'aventure ne sera pas celle qu'ils espéraient : la lassitude, l'ennui les gagnent. L'hiver austral est terrible, les hivernants restent enfermés dans leur cabane inconfortable, l'élevage ne remplit pas ses promesses et les projets d'exploration restent bien lointains. Mal équipés, mal chaussés, leur moral, pourtant bien solide chez ces montagnards endurcis, est vite entamé : « c'est plus que triste de voir un pareil temps et de se retrouver isolés comme des sauvages », « on commence à s'embêter car c'est la désolation à Kerguelen », « le temps est long et triste »... Leur seule distraction : guetter le navire du retour ! Nos montagnards seront récupérés en février 1913 et regagneront la France à l'aube de la grande guerre. Pierre Decouz perdra la vie dans les tranchées en 1916 ; Valérien Culet, lui, réchappa au massacre et sa conduite héroïque lui valut d'être décoré par Foch lui-même. Mais jamais il n'évoqua les longs mois de tristesse et d'ennui passés à Kerguelen, jamais il ne fit allusion à la grande guerre. Il mourut en 1965 à l'âge de 80 ans après avoir passé sa vie comme cafetier à Paris. Des collégiens savoyards sont partis en 2005 sur les traces de Valérien Culet aux Kerguelen.

de pain. Le *Jacques*, qui a embarqué 1600 moutons aux Malouines, arrive à Port Couvreur ⁷ le 17 août 1913, avec à son bord René Bossière qui découvre avec consternation que le *Yves de Kerguelen* est déjà reparti. Les 600 moutons rescapés du voyage, les autres sont morts de froid, sont néanmoins débarqués ainsi que trois bergers : Alfred Alaverry, Bernard Joly et Abel Champalbert. Le débarquement se fait sous la neige et des brebis meurent de congestion. Le *Jacques* quitte Port Couvreur pour l'Australie en octobre. L'endroit est mal choisi, il est aride et inhospitalier. Quand la première guerre éclate, seuls deux cents moutons ont survécu et ils sont abandonnés à eux-même, tandis que les bergers sont rapatriés.

*L'après-guerre - Les tentatives de redressement
L'après-guerre*

Après l'interruption liée à la guerre, un nouvel actionnaire anglais d'origine suédoise relance l'activité de chasse de l'ex *Aktieselkabet Kerguelen*. La nouvelle compagnie formée en 1920 par Charles Ocean Johnson, « la *Compagnie Kerguelen Sealing et Whaling Limited* », mène des campagnes fructueuses. Embarqué à



bord, le berger Alfred Alaverry, un Havrais, mandaté par les frères Bossière, constate que le troupeau de Port-Couvreur n'a pas survécu à l'exception de deux jeunes brebis de race irlandaise. Les autres ont succombé au manque de nourriture et il est probable que, non tondues, elles aient été handicapées par leur laine et sont tombées dans des crevasses⁸. Il repart des Kerguelen en décembre 1920 à bord d'un navire

7- Port-Couvreur se trouve au sud du Golf des Baleiniers, sur la côte est de la Presqu'île Bouquet de la Grye, lorsque le Bras de la Fonderie sépare la Presqu'île Bouquet de la Grye de la Grande Terre. La station se trouve dans une petite baie sans nom, fermée par une petite plage à l'est et par une falaise qui l'abrite au sud et à l'ouest. Des hauteurs, un torrent dévale. Le nom de Port-Couvreur fut donné en l'honneur d'Abel Couvreur (1852–1922), ingénieur civil et entrepreneur de travaux publics. Bienfaiteur de la première expédition des frères Bossière en 1908, il est également l'un des trois principaux actionnaires de la société « Compagnie générale des îles Kerguelen, Saint-Paul et Amsterdam ». <http://www.taaf.fr>

8- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

qui transporte un chargement d'huile. En novembre 1922, le berger Alfred Alaverry s'installe avec un nouveau cheptel de moutons ramené de Capetown en Afrique du Sud, rejoint par Paul Aubé, « un ancien employé du négociant en coton Henri Thieullant »⁹, et Joseph Jégu, « ex-quartier maître de manœuvre de l'avisos *Aldebaran* »¹⁰. Affrété par les frères Bossière, le *Lozère* arrive dans les Iles Kerguelen en octobre 1925 pour entamer une campagne de chasse. Le navire dépose également trois bergers à Port Couvreur : Alfred Alaverry, Joseph Laroche et Joseph Jégu. Après sa première campagne, le *Lozère* repart des Kerguelen en mars 1926, avec Alfred Alaverry, laissant les deux bergers Joseph Laroche et Joseph Jégu à Port Couvreur. Le navire ramène un chargement d'huile et de la laine qui sera vendue à un bon prix à Tourcoing¹¹.

En 1927, c'est une nouvelle tentative d'installation avec trois couples de bergers du Havre arrivés avec la *Lozère*. Lorsque les colons arrivent, Laroche, un des bergers, s'est noyé le 16 avril 1927, son doris ayant été emporté. Tandis qu'Alaverry est reparti sur le *Lozère*, Jégu reste seul à accueillir les nouveaux arrivants. Le *Lozère* arrive aux Kerguelen pour sa troisième campagne de chasse. Le navire transporte trois agents cyclistes havrais, Pierre Petit, Léon Ménager et Georges Le Galloudec, et

leurs épouses qui vont relever à Port-Couvreur les bergers en place. Dès leur arrivée le 8 octobre 1927, M. et Mme Ménager et leur fille Léone (12 ans), M. et Mme Petit, M. et Mme Le Galloudec (chef de la station) et leur fille Georgette (9 ans) entreprennent, avec l'aide du charpentier du bateau, d'aménager des maisons. Une fabrique de tourteau et de farine est également établie ainsi qu'une ferme avec des cochons, moutons, vaches, chèvres et chats, embarqués lors d'une étape à Durban en Afrique du Sud. Léon Ménager tient un journal très précis. Les naissances d'agneaux et de porcelets équilibrent à peine les pertes dues aux rudes conditions climatiques et à la pénurie de nourriture en hiver. Ils ont pourtant fané de l'acaena et récoltent des choux. Les bergers sont obligés de chasser manchots et phoques transformés en poudre de viande avec le broyeur de l'usine pour nourrir les porcs¹². Le 1er

9- Ibid.

10- Ibid

11- Ibid.

12- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

décembre 1927, trois colons partis en doris chasser pour nourrir le bétail, se retrouvent bloqués à la suite d'une panne de moteur. Surpris par une tempête de neige, ils errent pendant cinq jours. Pierre Petit et Léon Ménager réussissent à rentrer, mais Georges Le Galloudec, plus faible et plus légèrement vêtu, meurt d'épuisement, de faim et de froid ; il sera retrouvé trois semaines plus tard et enterré la veille de Noël à Port-Couvreux.

L'intervention de l'Etat

Les Bossière qui ne perçoivent qu'une part minimum des intérêts dégagés de la chasse des Anglais se voient adresser un avertissement de l'Etat français. L'Etat, en 1924, leur reproche leur négligence concernant le contrôle des activités menées par les co-exploitants anglais, qu'il considère comme des pilliers ainsi que la non-application du cahier des charges concernant l'exploitation des îles Amsterdam et Saint-Paul. De plus, pour la première fois, l'Etat s'émeut du massacre des mammifères marins. Ainsi il leur est demandé de reprendre les choses en main et d'exploiter les richesses des trois îles avec une participation française plus prononcée. Le 21 novembre 1924, les Iles australes françaises ainsi que la Terre Adélie sont rattachées au Gouvernement de Madagascar, faisant perdre à Henry Bossière son titre de Résident de France.

Les tentatives de redressement "les Pêches Australes"

Bien que l'union avec les Anglais rapporte des bénéfices à la Société des Bossière, ceux-ci sont dans l'obligation de s'investir de façon plus importante dans l'exploitation de leur concession. Ils créent en février 1925 la filiale Société Anonyme "*les Pêches Australes*". Trois campagnes de chasse sont effectuées dans l'archipel ainsi qu'un essai de pêche à la langouste sur les côtes de l'île Saint-Paul. En 1928, lors de cette troisième campagne, le navire le *Lozère* est perdu avec sa cargaison¹³ (remplacé par l'*Austral*, sur lequel se déclare un incendie, lors de sa première mission aux Kerguelen. Il réalise en tout trois campagnes jusqu'en mars 1931). Les

13- 1220 tonnes d'huile, soit 127 jours de travail et le massacre de 22660 éléphants de mer. Phoquiers de la Désolation. La chasse aux éléphants de mer aux îles Kerguelen par les navires-usines français, 1925-1931 Patrick Arnaud, Jean Beurois, Pierre Couesnon, J.-F Le Mouël. F. Jambois. Vachères. 2007



rescapés trouvent refuge pour un mois à Port-Couvreux en s'installant dans l'usine puis dans la porcherie. Ils repartiront sur le *Kildalkey* en compagnie de la veuve Le Galloudec et de sa fille, de Madame Ménager, malade. Une autre version (Pierre Couenon), fait état de graves dissensions parmi les colons : chute suspecte de Le Galloudec dans une crevasse et Mme Ménager enfuie avec Jégu en Afrique du Sud. En mars 1928, ne restent que quatre colons : Pierre Petit et sa femme, Léon Ménager, devenu chef de station, et sa fille Léone. Il tient toujours son journal : soin au bétail dont soixante-douze moutons, aménagement de la station sous la neige, naissances et pertes causées par le froid et la malnutrition. Les moutons consomment les algues sur la grève. Les hommes ne sont pas mieux lotis : cochon au goût de poisson, lapins gelés dans leurs terriers, pas de légumes frais. Isolés pendant huit mois, ils apprécient l'arrivée le 8 octobre 1928 du norvégien *Radioleine* avec des vivres¹⁴. Le 25 février 1929, Léon Ménager et sa fille Léone rentrent également au pays à bord de l'*Austral*, laissant sur place le couple Petit. Claude Briot fait état d'un journal, semble-t-il tenu par Pierre Petit, rédigé d'une façon curieuse et à l'encre rouge, témoignant de leur condition précaire : neige, froid, peu de vivres laissés par l'*Austral*, pas de pommes de terre promises par René Bossière, cuisson de pingouins pour nourrir les porcs, et surtout doutes sur la viabilité d'un élevage ovin en

liberté, sans nourriture d'appoint (acaena sous la neige et réserve de choux vite épuisée), sans bergeries pour les abriter durant l'hiver et enclos l'été pour les empêcher de fuir et de se perdre dans la montagne. Des renforts arrivent en la personne de Jean Berlier, un Havrais et un Breton Ambroise Clausier. Le 5 octobre 1929, le couple

Ménager (reconstitué ?) revient accompagné de leur fille Léone et un marin de l'*Austral*, Joseph Le Martret se joint à la petite colonie. L'ambiance est électrique entre les Petit et les Ménager qui font table à part. Ecourtant leur séjour, en février 1930, le couple Petit embarquent pour le Havre sur l'*Austral* chargé de 600 tonnes d'huile de phoque. Les bergers font face aux mêmes difficultés qu'auparavant, le manque de litière et de nourriture qui décime le bétail. En décembre

14- Les frères Bossière : pionniers des Kerguelen. Claude Briot. Recueil de l'Association des Amis du Vieux Havre. N° 49. 1990

1930, les bergers Joseph Le Martret et Amboise Clausier décèdent du scorbut¹⁵ ou du bérubéri¹⁶. En 1931, l'avis *Antarès* passant à Port-Couvreux constate la situation misérable des fermiers (la famille Ménager, Jean Berlier et Pierre Lebaï), qui repartent définitivement le 26 mars à bord de *l'Austral* qui charge une provision de choux, passe à Amsterdam pour abattre des bœufs, vivres frais pour les « langoustiers » de Saint-Paul en détresse¹⁷.

"La langouste française"

En août 1928, la filiale " *La langouste française*" est créée, sous la pression de l'Etat pour exploiter les réserves de langoustes des zones côtières des



îles Saint-Paul et Amsterdam. La première campagne ne paye pas les investissements engagés dans la création de la conserverie de langouste sur l'île Saint-Paul. Mais l'usine et les essais réalisés par les trente Bretons séjournant lors de la première campagne sont encourageants. La deuxième campagne confirme la première expérience et donne ses premiers bénéfices à la filiale. Comme pour la première campagne, un groupe d'hivernants reste sur l'île pour entretenir les installations. Sur sept hivernants, quatre y trouvent la mort. La troisième campagne qui débute avec deux mois de retard, met fin au calvaire des hivernants. Elle est suspendue hâtivement en mars 1931, une épidémie de

15- Le scorbut est une maladie due à une carence en vitamine C (acide ascorbique) qui se traduit chez l'être humain, dans sa forme grave, par un déchaussement des dents et la purulence des gencives, des hémorragies, puis la mort. Wikipédia

16- Le bérubéri est une maladie causée par un déficit en vitamine B1 que l'on peut observer en cas de malnutrition chez des espèces ne synthétisant pas la vitamine B1 comme l'être humain. Chez l'être humain elle provoque une insuffisance cardiaque et des troubles neurologiques. Son nom provient du cinghalais — la langue de la population majoritaire du Sri Lanka — et signifie « je ne peux pas, je ne peux pas »; en effet, une fatigue marquée est l'un des symptômes du bérubéri. Wikipédia

17- Ibid

bérubéri sévissant chez les Malgaches qui travaillent à l'usine. Ils sont rapatriés d'urgence, mais 42 hommes trouvent la mort. Un quart des objectifs prévus est produit. Ce nouvel incident plonge la filiale vers la liquidation.

La fin de l'aventure

En 1930, les Bossière ne peuvent obtenir de l'Etat une reconduction du contrat les liant avec leurs co-exploitants anglais. Cette résolution prive la Compagnie Générale des Iles Kerguelen, Saint Paul et Amsterdam de ses précieux bénéficiaires. De plus, ils se voient écartés de l'administration de la société par les actionnaires représentant la Banque de l'Union Parisienne. Suite aux catastrophes survenues durant l'année 1931, aux attaques en règle de la presse les accusant de colonialisme scandaleux et de capitalisme sauvage, au lourd passif généré par ces opérations malchanceuses, la liquidation de la société a lieu en 1936 et la suppression des droits de concession est proclamée par décret présidentiel en 1937. Malgré des tentatives infructueuses de reprises d'activité par M. Hohn de Boer, la conserverie ne redémarre pas et l'exploitation de la langouste ne reverra le jour qu'après la deuxième guerre mondiale à bord des bateaux de la SAPMER (Société Anonyme de Pêche Malgache Et Réunionnaise) qui de nos jours existe toujours et pêche notamment la ligule tant recherchée et braconnée.

*L'après Bossière*¹⁸

En 1939, le *Bougainville* est chargé de mener une mission dans les terres australes avec des scientifiques renommés, René Jeannel, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, le docteur Seince, spécialiste en minéralogie. Après avoir visité les îles Marion et Crozet, l'avis, arrive dans les Iles Kerguelen, à Port-Christmas, où une cérémonie aux couleurs a lieu. Trois autres cérémonies seront faites à l'Île du Chat, à Port-Couvreux et à la Cascade de la Lozère. Après deux semaines d'exploration sur les côtes est et sud des Kerguelen, le *Bougainville* regagne l'Île de la Réunion après avoir fait escale à l'Île Amsterdam.

Le corsaire allemand *Atlantis* arrive aux Kerguelen le 14 décembre 1940. Le navire doit être révisé à l'abri des regards indiscrets, compléter son camouflage et faire le plein d'eau douce. Après qu'un commando ait vérifié l'absence de soldats étrangers, le capitaine décide de mouiller près de Port-Couvreux, dans le Bassin de la Gazelle. *L'Atlantis* subit le même sort que le *Lozère* douze ans auparavant et s'empale sur des hauts fonds. Le navire repart des Kerguelen le

18- <http://www.kerguelen-voyages.com>

10 janvier 1941, sous le nouveau nom de *Tamesis*. Le corsaire allemand *Komet* arrive aux Kerguelen le 6 mars 1941. Le *Pinguin*, le bateau ravitailleur *Alstertot* et un baleinier capturé en Géorgie du Sud, l'*Adjutant*, se rendent également sur ordre aux Kerguelen. Les quatre navires se retrouvent le 12 mars, à l'est des îles. Le lendemain, en raison du mauvais temps, les navires se réfugient dans le Bras de la Fonderie puis quittent le secteur. Soupçonnant la présence de navires ennemis aux Kerguelen, la Royal Navy australienne envoie l'*Australia* inspecter les Iles Kerguelen. Il trouve des traces du passage des allemands et pose des mines dans des endroits stratégiques.

Dès 1947, l'Office de la Recherche Scientifique Coloniale travaille sur un projet d'établissement permanent dans les Iles Kerguelen. Il est aidé en cela par Edgar Aubert de la Rüe.

Le 14 avril 1949, l'Assemblée Nationale vote une résolution tendant à inviter le gouvernement à « affirmer et à matérialiser les droits de souveraineté de la France sur les îles australes françaises, notamment l'archipel Kerguelen, et à y envoyer dans les délais les plus brefs une mission économique, scientifique et militaire ». Le 11 décembre, l'avis *Lapérouse*, arrive aux Kerguelen pour choisir un emplacement pour la future base permanente et repérer des sites pour la création d'une piste d'aviation. La base sera installée dans une petite anse du Golfe du Morbihan, baptisée Port-aux-Français. Le géologue Edgar Aubert de la Rüe¹⁹ fait partie de la campagne. Il profite de son séjour pour explorer en particulier la Péninsule Courbet. Le 20 décembre 1949, une loi est votée, autorisant l'organisation d'une mission d'études aux Kerguelen et à Crozet. Les fonds sont avancés par le Fonds d'Intervention et de Développement

19- Il existe, du côté de Port-Couvreux et de Port-Jeanne-d'Arc, quelques moutons vivant à l'état sauvage et qui appartenaient aux troupes que tenta d'acclimater la Compagnie des îles Kerguelen, il y a quelques années. Ces essais d'élevage, fort mal conduits, furent voués à un échec, mais j'ai la conviction que de nouvelles tentatives, entreprises méthodiquement, donneraient des résultats fort intéressants. Les moutons mérinos, notamment les espèces de Patagonie, des Falkland et même d'Afrique australe, supportent parfaitement le climat de ces îles. Il y aurait également intérêt à introduire aux Kerguelen des rennes qui retrouveraient ici le climat et la nourriture de leur pays d'origine ; il en est de même de différentes espèces d'animaux à fourrure dont on devrait tenter l'élevage... La terre et la vie. 1932. La flore et la faune des Iles Kerguelen par E. Aubert de la Rüe, Chargé de missions aux Iles Kerguelen, à Madagascar, en Afrique occidentale, etc.

Economique et Social. Le 31 décembre 1949, le journal officiel publie un arrêté créant un « district austral, constitué par les territoires des îles Saint-Paul et Amsterdam, des archipels Kerguelen et Crozet et de la Terre Adélie, rattaché à la province de Tamatave ».

Le 8 septembre 1950 est prise la décision « de créer un poste permanent à l'archipel des Kerguelen, comme avait déjà été créé dès 1949 un poste radio-météorologique permanent à l'île de la Nouvelle-Amsterdam... ». L'avis *Lapérouse* arrive aux Kerguelen le 3 mai 1951 et repart dès le lendemain avec, à son bord, le personnel de la campagne d'été. Le premier hivernage à Port-aux-Français commence, sous la direction du chef de mission F. Armengaud. Le *Vercors* part de Marseille le 15 octobre 1951 avec la majorité de la mission accompagnée de deux mules, trois rennes qui mourront de chaleur en Mer Rouge, un troupeau de moutons, des porcs et toute une basse-cour dont Pélouas, le berger, était chargé... Le 26 décembre 1952, le *Vercors* mouille devant Port-aux-Français et débarque la mission²⁰. Depuis le premier hivernage à Port-aux-Français en 1951, les missions se sont renouvelées d'année en année jusqu'à nos jours, assurant ainsi l'occupation française permanente des Iles Kerguelen.



La première mission sur le port du Lapérouse en 1949 (Aubert de la Rüe est 2e en partant de la gauche)

20- La France d'Outre-Mer (1930-1960). De Clauze Jean. Editions Karthala. 2003

Les apprentis sorciers

Aux XIXe et XXe siècles, les hommes ont introduit plusieurs espèces de plantes et d'animaux sur l'archipel, encore que certaines îles périphériques en restent exemptes. Pour éviter l'augmentation du problème, deux arrêtés des TAAF datant de 2001 interdisent l'introduction d'animaux domestiques et celle de spécimens d'espèces animales ou végétales non indigènes. Ces mesures concernent l'arc des Kerguelen, les îles Saint-Paul et Nouvelle-Amsterdam situées à 1 405 km au nord-est, l'archipel Crozet à 1 405 km à l'ouest.

La flore introduite

Peu aidée par la nature du sol et le climat, la flore des îles australes est assez pauvre et peu diversifiée. Kerguelen et Crozet sont recouvertes, à faible altitude d'un tapis végétal composé d'acéna, d'azorelle et de quelques graminées. En certains endroits, des bois silicifiés témoignent de la présence, dans le passé, de forêts aujourd'hui disparues. À Amsterdam, un périmètre réduit accueille un bois de *Phyllicas* (*unique arbre des TAAF*), seul vestige des forêts qui couvraient l'île avant les incendies d'origine humaine du siècle dernier et l'introduction des espèces allochtones.

À Kerguelen, le chou de Kerguelen a beaucoup souffert de l'introduction du lapin.

Une étude menée dans l'archipel Crozet¹, a conduit aux résultats suivants.

Les espèces naturalisées répandues le sont pour certaines depuis longtemps : pour les monocotylédones, *Agrostis stolonifera* L. Graminée (depuis 1968), *Juncus bufonius* Z. Juncacée (1984), *Poa annua* L. Graminée (1906), *Poa pratensis* L. Graminée (1906) ; pour les dicotylédones, *Achillea millefolium* L. Composée (1978), *Calluna vulgaris* (L.) Hull. Ericacée (1989), *Cerastium fontanum* Baumg. Caryophyllacée (1901), *Rumex acetosella* L.

¹- Les plantes allochtones envahissantes de l'archipel Crozet, Océan austral. Christopher Carcaillet. Rev. Eco. (Terre Vie), vol. 48, 1 993. documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/.../RevueEcologie_1993_48_1_3.pdf?

Polygonacée (1906), *Sagina procumbens* L. Caryophyllacée (1982), *Stellaria media* (L.) Viii. Caryophyllacée (1982), *Taraxacum* sect. *erythro-* Composée (1982) *perma* Dahlst. *Taraxacum* sect. *taraxacum* Composée (1982) . Soit 12 taxons.

Les espèces naturalisées persistantes sont les suivantes : pour les monocotylédones, *Agrostis canina* L. Graminée(1984), *Arrhenatherum elatius* (L.) Beauv. subsp. Graminée (1978), *Lolium perenne* L. Graminée (1978), *Vulpia myuros* (L.) Gmel. Graminée (1978), *Cirsium arvense* (L.) Scop. Composée

(1978), *Epilobium roseum* Schreber Onagracée (1984), *Ranunculus repens* L. Ranunculacée (1978), *Rumex crispus* L. Polygonacée (1978), *Sonchus olearaceus* L. Composée (1978), *Trifolium repens* L. Fabacée (1978), *Veronica serpyllifolia* L. Scrofulariacée (1984). Soit 11 taxons.

La classe des espèces éphémères (observées qu'une fois et présence se réduit uniquement à un ou deux individus) est constituée par 77 espèces, dont 17 sont nouvellement notées à l'île de la Possession, à la base Alfred Faure en 1989.

L'origine des introductions est discutée. Les établissements des chasseurs de phoques au XIXe siècle sont responsables de l'arrivée des premières espèces allochtones. Au XXe siècle, l'établissement de la base permanente Alfred Faure sur l'île de la Possession en 1963, entraîna une très forte augmentation du nombre d'espèces introduites, certaines volontairement pour améliorer les

pacages. Certains oiseaux et mammifères jouent par ailleurs un rôle dans la dispersion de certaines d'entre elles.

La faune introduite

Pour les espèces suivantes, l'on se dirige vers une politique de limitation ou d'éradication lorsque cela est possible, par exemple dans les îles de faible superficie.

Les poissons

Les cinq espèces de poissons introduites (*Salmo trutta*, *Salmo alpinus*, *Salmo salar*, *Salvelinus fontinalis* et *Oncorhynchus kisutch*) dans les Iles Kerguelen, l'ont été volontairement pour des activités de pêche en loisirs ou en vue d'une exploitation. Leur impact sur les écosystèmes natifs, totalement dépourvus de poissons d'eau douce, est encore mal connu.

Les souris

Les rats et souris (souris domestique *Mus*



musculus, le rat surmulot *Rattus norvegicus* et le rat noir *Rattus rattus*) sont sans doute les premières à être arrivés, au XIXe siècle, avec les bateaux de pêche ou de chasse baleinière. Ils peuvent connaître des proliférations saisonnières et sont difficiles à éradiquer.

Les lapins

Les lapins de l'archipel ont été introduits par les scientifiques d'une mission britannique en 1874. Les animaux, quelques couples de lapins en provenance d'Afrique du Sud, auraient été débarqués du *Volage* le 5 novembre 1874 à la baie de l'Observatoire. Les lapins ont eu un impact très négatif sur la végétation locale. Le tapis épais et continu d'azorelle (*Azorella selago*) sur lequel pouvaient s'implanter diverses autres espèces comme le célèbre chou de Kerguelen a pratiquement disparu, remplacé par une prairie monospécifique de *Acaena adscendens* (famille des Rosaceae), plante ressemblant à une petite pimprenelle. Cette végétation originelle est encore visible sur les îles périphériques non peuplées par les lapins. Le lapin est destructeur car il va manger certaines espèces et pas d'autres, construire des garennes et raviner les sols et, au final, favoriser le développement d'espèces introduites. Une des



méthodes d'éradication est l'inoculation de la myxomatose et de la puce du lapin, vectrice de la maladie. L'éradication du lapin a eu un impact positif à court terme (augmentation de l'acaena et diminution du pissenlit) mais à long terme, c'est le pissenlit qui a pris le dessus ! La première explication a été que le lapin régula le pissenlit, sa disparition conduisant à sa domination. Ainsi, il apparaissait que les conséquences d'une éradication d'espèce pouvaient être catastrophiques si elles étaient insuffisamment évaluées par rapport à l'ensemble du milieu.

Les chiens²

Ils ne sont signalés dans la littérature que par Aubert de la Rüe en 1932. « Les chiens sauvages forment, dans le Sud du pays, des bandes plus ou moins nombreuses qui vivent à la manière des loups ; ils viennent fréquemment rôder durant la nuit autour de l'ancienne factorerie de Port-Jeanne d'Arc. Ces chiens se nourrissent de lapins et

surtout de jeunes oiseaux de mer. J'en ai rencontrés à différentes reprises ; en général, ils se sauvaient à mon approche, mais il est néanmoins prudent de s'armer d'un fusil lorsqu'on part en exploration ; souvent j'entendais de loin leurs hurlements, lorsqu'ils venaient sur une plage se disputer la dépouille d'un phoque. La plupart de ces chiens sauvages ont une fourrure blanche, ce qui montre une certaine adaptation au climat. Leur origine est assez diverse : les uns descendent de chiens sibériens, abandonnés par l'expédition du Gauss en 1903, les autres proviennent de chiens d'Afrique australe, introduits par des chasseurs norvégiens à une époque assez récente. »

Les chats

En 1876, est observée la présence du chat à Kerguelen³ mais cette première implantation semble avoir échoué. En 1920, il serait présent sur la péninsule Jeanne d'Arc mais à nouveau, il disparaît. Entre 1930 et 1950, le géologue suisse Aubert de la Rüe fait plusieurs séjours de longue durée. Il ne signale à aucun moment la présence du chat. Il faut attendre l'installation de la base permanente de Port aux Français pour que le félin réapparaisse. En 1951 plusieurs sujets auraient été débarqués, mais animaux de compagnie, ils

ne semblent pas avoir fait souche. Baltenberger (comm. pers., 1984) est formel : « en janvier 1956 ne subsistaient sur la base et dans ses environs que 3 chats : le premier, le plus vieux, était un mâle noir du nom de Lapérouse en l'honneur de l'avisos-escorteur qui le débarqua une ou deux années auparavant ; le second était une chatte adulte noire et blanche dont le nom n'a pas été conservé et qui provenait d'un bateau australien en provenance du Cap, en transit pour l'île Heard ; le troisième, enfin, premier produit du couple, était une chatte noire et blanche portant le joli nom de Minouche.... » En 1957, Hontas, le berger de la 8e mission, observe la première portée « sauvage » installée sous le bâtiment de la ferme de la station de Port-aux-Français. Très vraisemblablement, la population actuelle des chats de l'archipel est issue d'un unique couple, forte présomption

³- Ce paragraphe est un résumé de l'article suivant. « Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi ». Michel Pascal, laboratoire de la Faune sauvage, centre INRA de Rennes, 35042 Rennes cedex. Le Courrier de l'environnement n° 23. Novembre 1994. Le titre est emprunté à R. Kipling, *Histoires comme ça*.

²- La Flore et la Faune des îles Kerguelen par E. Aubert de la Rüe. Chargé de missions aux Iles Kerguelen, à Madagascar, en Afrique occidentale, etc. La Terre et la vie. 1932

confortée par les travaux de Dreux (1970) portant sur la coloration du pelage des chats de l'archipel. Il conclut que le nombre de fondateurs de la population est très restreint et que leur pelage était noir ou noir et blanc, patron unique observé sur l'île. Le Chat des îles Kerguelen diffère peu de nos chats de gouttière, bourse abondante de son pelage souvent hérissé, émergence chez certains du caractère angora, l'ont bien des fois fait prendre pour plus gros qu'il n'est en réalité. Le Chat aurait actuellement conquis l'ensemble des surfaces d'altitude inférieures à 100 m sur l'ensemble de la Grande Terre à l'exclusion de la Péninsule Rallier du Baty. Il se nourrit pour moitié de lapins et pour moitié d'oiseaux. Bost qui, vers 1960, le premier, prenant conscience du péril concernant les oiseaux, entreprit la première tentative de régulation de la population. Cette opération ne connut pas un succès complet puisque réitérée dix ans plus tard par Derenne. Entre 1971 et 1977, les campagnes se succédèrent, puis furent brutalement interrompues et jamais reprises. Le protocole de lutte proposé par les scientifiques français consistait en l'introduction de la panleucopénie féline (maladie virale spécifique, diminuant les défenses immunitaires des sujets infectés). Les Français ne donnèrent pas suite, par contre les Sud-Africains pratiquèrent la méthode avec succès sur l'île Marion.

L'Institut polaire français confirme d'ailleurs que « les chats ont été introduits en 1950 pour endiguer la prolifération des rats qui avaient eux-mêmes été introduits involontairement par des baleiniers au XIX^e siècle. Malheureusement, les pétrels sont plus faciles à chasser que les rats... Malgré les difficultés rencontrées pour s'acclimater, grâce à ces oiseaux, certains chats ont pu s'installer définitivement et sont redevenus sauvages. Quelques chasseurs ont bien essayé de les éliminer mais en vain. Les félins ont commencé à se multiplier et la population de pétrels a dramatiquement baissé. Lorsque le nombre de pétrels ne fut plus suffisant pour nourrir tous les chats, ceux-ci ont alors mangé les lapins. Un nouvel équilibre est apparu entre les populations de chats et de lapins, au détriment des espèces de pétrels. Ces mammifères ne pouvant heureusement pas voler, des pétrels ont pu survivre sur les îlots voisins. »

Pour les espèces suivantes, l'on va vers une politique de limitation (renne) voire d'éradication.

Afin de préserver pendant qu'il en est encore temps leurs valeurs environnementales, les îles subantarctiques françaises ont été classées en Réserve Naturelle Nationale (Décret 2006-1211

du 3 Octobre 2006). Ce classement permet à la France de répondre à ses engagements internationaux en matière de protection des sites et contribuera au maintien de la diversité biologique globale de ces îles. Outre cette mesure réglementaire nationale, la réserve a été classée en novembre 2008 au titre de la convention internationale Ramsar qui vise la protection des zones humides. Afin de mettre en place des mesures de gestion et de conservation de la biodiversité adaptées et cohérentes, l'administration des Taaf s'est appuyée sur le Comité de l'Environnement Polaire qui tient lieu (par décret) de comité scientifique de la réserve, et sur le Conseil consultatif des Taaf qui tient lieu de comité de gestion. Dans le cadre de la « stratégie nationale pour la biodiversité », dont l'objectif global est d'en enrayer l'érosion d'ici 2010, les Taaf viennent d'arrêter leur plan d'action biodiversité. Ce plan consiste à la mise œuvre de mesures concrètes pour favoriser le maintien de la diversité des espèces et des habitats, l'amélioration de la trame écologique et le maintien d'un bon fonctionnement des écosystèmes. Ce plan a été nourri des résultats des nombreux travaux scientifiques conduits par l'IPEV et a recueilli l'avis favorable du Comité de l'environnement polaire (CEP) et du Conseil consultatif des Taaf. Il comprend notamment des mesures visant à limiter les risques d'introduction de nouvelles espèces. En préalable à toute décision de gestion, la communauté scientifique impliquée dans les recherches dans ces îles a été consultée. La zone atelier du CNRS qui rassemble l'ensemble des programmes en biologie et écologie subantarctique a donné un avis favorable au projet. Le Comité de l'Environnement Polaire a également été saisi de ces projets d'éradication et y a apporté un soutien appuyé. Outre ces consultations d'instances scientifiques, le Préfet des Taaf a saisi le ministère de l'agriculture et de la pêche, ainsi que l'Union Pastorale des Races Anciennes afin de connaître l'intérêt éventuel, notamment biologique, de ce troupeau. Ces organismes n'ont relevé aucun obstacle à l'élimination de ces troupeaux.

Les Taaf ont donc inscrit l'action d'élimination des troupeaux d'espèces introduites dans leur plan d'action biodiversité. Ce dernier a été validé par le Secrétariat d'Etat à l'Outre Mer et par le ministère en charge de l'écologie.

Les bovins d'Amsterdam ⁴

Ils sont réputés avoir été introduits par M. Heurtin, un réunionnais qui tenta de coloniser⁵ l'île en décembre 1870. Il séjourna avec sa famille et peut-être quelques compagnons jusqu'en août 1871. Découragé, il quitta l'île, y abandonnant des bovins qui s'acclimatèrent, se multiplièrent jusqu'à mettre en péril l'écosystème. Nous n'avons pas de relation détaillée de cette tentative avortée, sauf quelques précisions, non sourcées, sur un site ⁶ de langue allemande. En 1870, M. Heurtin, avec sa femme et trois enfants, quatre domestiques, tentèrent une colonisation de l'île. Ils arrivèrent en décembre 1870, avec la *Sarcelle* ⁷, capitaine

⁴- Le 17 juin 1633, le Gouverneur hollandais Van Diemen se rendant à Java, donne le nom de son navire à la plus septentrionale des deux îles : "Nieuw Amsterdam", l'île de la Nouvelle Amsterdam.

⁵- Il doit exister un contrat de concession.

⁶- Nouvelle-Amsterdam et Saint-Paul. Bernhard Kraut Webside. www.bernhard-kraut.de

⁷- La *Sarcelle* est une gabare construite à Rochefort-sur-Mer et mise à flot le 25 août 1838. Construite en bois et déplaçant 380 tonnes, elle reste en service jusqu'au 20 avril 1857, date de sa radiation. Voici ses états de service : 1839 : expédition du Mexique (LV Bélar) ; 1841 : mission aux Antilles (LV Guilbert) ; 15-6-1846 : quitte Brest pour 4 ans ; 29-10-1849 : appareillage de Valparaiso pour la France ; 21 au 25-12-1849 : escale à Bahia ; 10-2-1850 : arrivée à Brest ; 28-2-1850 : désarmée ; 31-10-1853 : mouillage à Papeete ; 28-5-1854 : sur rade de Papeete (LV Ferré) ; 1855-56 : armée en transport ; 24-1-1855 : arrivée en Nlle-Calédonie ; 14-2-1856 : départ pour Tahiti ; 20-4-1857 : rayée ; 4-6-1857 : ramenée de Landévenec à Brest ; 1-1860 : revenue à B. Kerros garde son nom (La famille de Kerros ou Kerroz est une famille d'ancienne bourgeoisie originaire de Bretagne. Elle a donné depuis le XIXe siècle plusieurs maires à la ville et à la région de Brest, et nombre d'officiers de marine à son pays. Elle est issue de Jean Kerros, né en 1614 à Landunvez dans le Finistère) ; 1866 : toujours armée en trois-mâts barque. <http://www.netmarine.net/f/bat/remorqueur250cv/sarcelleanciens.htm>

Une gabare est un bâtiment ponté, allant de 120 jusqu'à 450 tonneaux de jauge selon l'époque et le constructeur, gréé d'un mât à trois-mâts, destiné au transport de marchandises. Elles étaient particulièrement utilisées, dès les années 1715, pour le transport des bois de charpente vers les arsenaux royaux, mais aussi pour le transport d'autres marchandises volumineuses. Dans les années 1740-1745, elles gagnent en tonnage et en armement, produites à Brest, Nantes et Bayonne. Les plus importantes sont armées de 10 à 20 pièces de canons de 4 ou 8 livres, parfois 12. Leurs excellentes qualités maritimes (capacité de chargement, robustesse, qualités de navigations sûres) les ont rendues appréciées des explorateurs des XVIIIe et XIXe siècles. C'est à bord d'une gabare, le *Gros Ventre*, que Saint-

Godefroy. Ils construisirent une maison en pierres et commencèrent des cultures. Ils avaient aussi du bétail. Peut-être à cause de décès ⁸ durant l'hiver 1871, ils quittèrent l'île avec un bateau de passage à qui ils avaient signalé leur présence et regagnèrent la Réunion. L'Université de Cambridge⁹ donne des indications semblables et de plus, précise la date de cette tentative : du 18 janvier 1870 au 19 août 1871.

Quelques années après la tentative de Heurtin ¹⁰, « le 20 août 1873 », la frégate anglaise la *Pearl*, sous le commandement du commodore Goodenough mouille devant Amsterdam. La

Aloïam découvert et parcouru la côte ouest de l'Australie le 17 mars 1772, après avoir abordé les îles Kerguelen quelques semaines plus tôt². En 1785, La Pérouse et Fleuriot de Langle partent explorer l'océan Pacifique sur deux gabares, reclassées en frégates, pour leur donner plus de lustre: la *Boussole* et l'*Astrolabe*. De même pour le vice-amiral Bruny d'Entrecasteaux avec la *Recherche* et l'*Espérance* en 1791 pour tenter de retrouver La Pérouse. C'est à bord d'une autre gabare, l'*Astrolabe* (ex *Coquille*), que Dumont d'Urville réalise son voyage de circumnavigation en 1825-1829, toujours à la recherche de Lapérouse. Ce même navire avait, quelques années plus tôt, déjà fait un tour du monde scientifique sous les ordres de Louis Isidore Duperrey et en fera encore un autre en 1837-1840 jusque dans l'Antarctique. Wikipédia

⁸- Le commodore Goodenough décrit lors de son passage en 1873 ce qui pourrait être une tombe.

⁹- « 1870-71. Ile d'Amsterdam. Monsieur Heurtin transported by *Sarcelle* (capitaine Godefroy) from Ile Réunion to the island with his wife and children, and four employees, in an attempt to colonize the island, 18 January; cattle introduced; project abandoned and all departed, 19 August 1871 ». *Studies in polar research. Chronological list of Antarctic Expeditions and related historical events.* Robert K. Headland. Scott Polar Research Institut. University of Cambridge. Cambridge University Press. 1989. Cette chronologie montre par ailleurs une intense activité de pêche à la baleine et de chasse aux phoques en particulier par des bateaux français (French whaling and sealing voyage) venus du Havre : 1841-43, A.N. Vasselin sur l'*Harmonie* ; 1841-44 : Simon Costes sur le *Jonas* ; 1844-46 : J.G. Caubreère sur le *Cosmopolite* ; 1845-48 : Joseph Lebec sur la *Meuse* ; 1846-49 : J.G. Caubreère sur le *Cosmopolite*. Ces données proviennent de « Du Pasquier T., Les baleiniers français au XIXe siècle 1814-1868, Grenoble, Terre et Mer, 1982 » : D'après les travaux de Thierry Du Pasquier, la pêche de la baleine entraîne l'armement de 568 navires en France sur une cinquantaine d'années, dont 436 navires¹⁶ pour le seul port du Havre, soit plus de 75 % du total.

¹⁰- Mission de l'île Saint-Paul, recherches géologiques par M. Vélain, Maître de conférences à la Sorbonne. Paris, Gauthier-Villars, imprimeur-libraire de l'Ecole polytechnique, du bureau des longitudes, successeur de Mallet-Bachelier, Quai des Augustins, 55. 1879

Pearl ne fit, du reste, qu'un très court séjour devant Amsterdam, et le commodore Goodenough, qui descendit à terre avec un seul de ses officiers, ne s'écarta que de quelques centaines de mètres du point de la côte nord-est où il avait débarqué. On trouve dans ses Mémoires, pieusement recueillis et publiés par sa veuve, un extrait de son journal de voyage, dans lequel il parle surtout de son étonnement à la vue de jardins plantés de choux, non loin d'une grande cabane abandonnée, solidement construite, qui contenait encore une foule d'objets les plus divers, dont il donne un amusant détail. Cette cabane était l'œuvre d'un Français, du nom de Heurtin, qui en 1870 s'était fait transporter sur l'île, avec toute sa famille, pour y tenter des essais de culture, essais qui n'avaient guère réussi, car une année plus tard il était recueilli par un bâtiment de commerce et rapatrié à la Réunion, où il arrivait dans un état complet d'épuisement. »

Nous avons consulté le journal du Commodore Goodenough¹¹ et malgré les difficultés de traduction, nous avons pu en extraire les éléments suivants. Le 30 août 1873, vraisemblablement, il débarque sur l'île avec un de ses officiers M. Elwyn, pour une rapide inspection. Il agit sur ordre pour voir s'il n'y a pas de survivants installés sur l'île. Ces ordres sont accompagnés d'une lettre de G. Sohier, Nantes, Loire-Atlantique adressé à MM. Houlder Bros, Leadenhall Street, datée du 10 mars 1873, et contenant un extrait du *Galvani* du 5 mars 1873 repris du *Melbourne Argus* (non daté). Cet extrait précisait que M. F.R. Lee, RA, arrivé d'Angleterre à Melbourne le 20 juillet 1872, était passé vers l'île d'Amsterdam mais qu'il lui avait été impossible d'accoster vu l'état de la mer. Il lui avait cependant entendu des sons étranges, comme provenant d'une sirène de brume (*fog-horn*) ou d'un porte-voix (*speaking-trumpet*). M. Lee en concluait qu'il pouvait y avoir des gens sur l'île. M. Sohier pensait alors que ces présumés naufragés pouvaient être ceux du *City of Sidney* et que son frère Philémon et sa famille pouvaient en faire partie. Nous en reparlerons mais revenons à l'exploration du Commodore Goodenough¹².

¹¹- Memoir of Commodore J.G. Goodenough with extracts from his letters and journals. Edited by Widow. Third edition. London. 1878

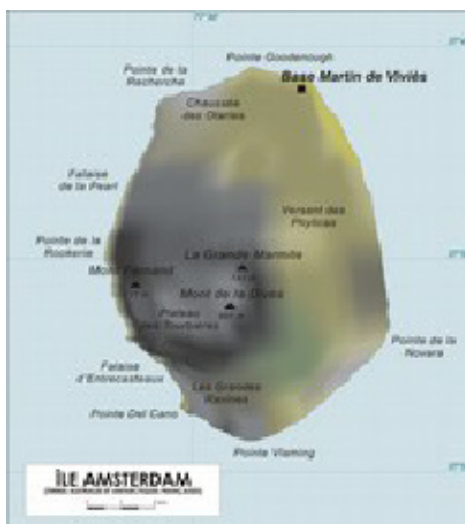
¹²- James Graham Goodenough était un officier de

L'accès est assez difficile, et, avec son officier M. Elwyn, arrivés au sommet d'une petite éminence, ils ont la surprise d'y découvrir un luxuriant champ de choux. Ils se dirigent ensuite vers le rivage et au bout de 500 mètres débouchent sur un petit endroit dégagé comme nivelé pour construire une maison ou planter un jardin. Ils trouvent des os de chèvre, bouc ou mouton mêlés comme si un animal était mort ici, les morceaux d'une assiette blanche à bords bleu et des fleurs séchées. De l'avis d'Elwyn, il s'agirait d'une tombe, semblable à un *morai* (monument funéraire) d'une île des mers du Sud. Retourné il reposait sur une surface dure, et en hauteur de l'herbe touffue poussant entre des amas de scories, et occasionnellement sur des arêtes de basalte... Il était difficile de progresser mais enfin ils voient la cabane et tout près la hampe de drapeau fermée. Un sentier marqué menait de la cabane à un réservoir d'eau, à une dizaine de mètres. Le commodore s'était attendu à trouver quelque chose, un squelette

peut-être. Seulement, un pigeonnier ruiné, quelques tonneaux, et quelques branches d'arbre. La porte avait disparu, il franchit le seuil, la cabane est déserte. Elle est bien construite, environ 10 mètres de long et un peu plus de 4 mètres de large, entourée d'un mur de parpaings de tuf cimentés d'une sorte de pouzzolane, environ 1,3 mètres de haut (4 feet 3 inches !), surmonté d'un bon toit de chaume, soutenu par des chevrons en bois. Les cadres de porte et de fenêtres sont de bonne facture. Le seuil franchi, l'on se trouve dans une

pièce centrale d'environ 3,60 m sur 4,20 m et il reste la séparation d'une chambre de 2,40 m sur 3,60 de chaque côté. Dans chacune d'elles se trouvait une structure de lit avec de la literie roulée. A côté de chaque lit se trouvait un coffre dont un rempli de livres pédagogiques français, histoire, mathématique, religion... et tous avec un nom, soit Eugénie Clochard ou Méline Clochard et un autre avec une indescriptible collection : deux grands plats blanc de vaisselle française, quelques couvercles de plats de légumes, un

la Royal Navy. Il est né le 3 décembre 1830 près de Guildford dans le Surrey et mort le 20 août 1875, à bord du HMS *Pearl* au large des côtes de l'Australie. Il a servi comme commodore en Australie alors colonie britannique. Il est mort des suites des blessures infligées par des flèches empoisonnées lors d'une attaque par des indigènes des îles Santa Cruz. Son nom a été donné à une île de Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'île Goodenough.



bouton de veste de femme de velours marron, les *Mystères de Paris*¹³ et un ou deux autres romans. Quelques papiers personnels, un reçu donné par un certain Hubourg, un autre du 3 février 1868 à M. Jacques Bastide¹⁴, un autre, un journal écrit au crayon du 17 décembre 1870 au 19 janvier 1871 se finissant brutalement après avoir donné la date. Ce sont des feuilles volantes, de papier fin, et commençant en haut de la page.

Le Mardi 27 Décembre, 1870.

Plantations et Cemis de différentes graines
auprès de la Case.

Le 2 Janvier, 1871.

Cemis de choux de Chine, choux rave, Chicorée,
Radis, Célerie, Manioc,

Pomme de terre, Pistaches, Haricots,
Fleureyonne¹⁵, Framboises, Patol¹⁶,
Voëm¹⁷.

Mardi, le 3 Janvier, 1871.

Plantation, figues et Jem-Jam¹⁸.

Mercredi, 4 Janvier, 1870 (sic).

Semance de Maïs¹⁹ pour planter.

Jeudi, 5 janvier, 1871.

Balisage pour le feu²⁰.

Pleine lune.

...

¹³- Les *Mystères de Paris* est un roman français publié en feuilleton par Eugène Sue dans le *Journal des débats* entre le 19 juin 1842 et le 15 octobre 1843. Montrant la misère à Paris et quelques personnages travaillant à rétablir la justice, ce roman-fleuve, à mi-chemin entre le roman social et le roman-feuilleton, inaugure la littérature de masse.

¹⁴- Nous avons trouvé un Jacques Bastide, natif de Clisson en Loire-Atlantique ville éloignée de seulement 40 km de Chantenay pays natal de Jean Louis Adolphe Heurtin. Jacques Bastide (1795-1864) se marie en 1851 à Saint-André de La Réunion, à l'âge de 56 ans, avec Méricienne Félicité Robert, 36 ans. Ils ont déjà eu 10 enfants, légitimés par cet acte, dont un Jacques né le 5 janvier 1840 qui aurait donc eu environ 30 ans lors de la tentative de colonisation à laquelle il aurait peut-être participé ? Tout comme Hubourg ?

¹⁵- Peut-être fleur jaune, un hypéricum ancien, millepertuis, utilisé en pharmacopée ?

¹⁶- C'est une cucurbitacées courante à la Réunion appelé aussi serpent végétal.

¹⁷- C'est une herbacée annuelle cultivée traditionnellement à La Réunion, légumineuse d'origine éthiopienne, appelée pois yeux noirs aux Antilles.

¹⁸- Plante inconnue. Peut-être le jamblon, jabelonier, jamelongue, un arbre produisant des petites baies semblables à des olives, servant à produire une sorte de vin ou de vinaigre après fermentation et aussi utilisées à des fins médicinales ?

¹⁹- Il pourrait aussi y avoir de la canne à sucre, signalée dans une coulée volcanique.

²⁰- C'est un système traditionnel de culture sur parcelle défrichée par l'abattage de la forêt, cette pratique

Dans un des livres, était écrit le nom d'une femme française, Ile de Maurice, et dessous « partie pour Madagascar ». Sous le lit gisait un vieux pistolet non chargé, fabriqué en France, à double canon et à chargement par la gueule, une paire de vieilles bottes, des semelles en bois (some wooden flat pattens), et sur les lits des chaises légères et transportables (travelling chairs ?) Le commodore



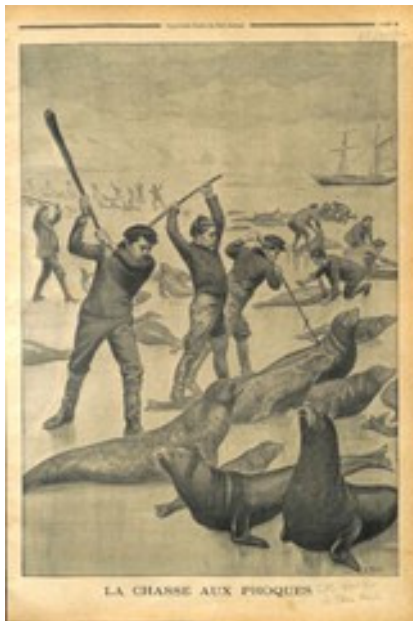
ne se souvient de rien d'autre sauf qu'à l'opposé de la porte se trouvait une étagère, une peau de chèvre et quelques autres vêtements. Le sol était en terre battue et malgré l'humidité les papiers n'étaient pas trop abîmés, et le toit semblait sain. A côté et autour de la maison, ils remarquent des marques de sabots de bétail dont une fraîche de veau ou de génisse et beaucoup de

moutons ou de chèvres, une empreinte de pied de bœuf adulte ou vache, toutes fraîches, vers le bas du couchage dans les choux... Un rideau d'acacias bouchait le SSW et le haut de la colline. Une corniche semblait servir d'aire de couchage. Une grande quantité de plumes de volailles gisait à côté, des poils ou laine de chèvre ou de mouton tout humide et moite, coquilles de patelles et quelques petites pattes de crabes et de pinces. Le Commodore laisse une note de visite dans une bouteille de soda et ils repartent par un chemin plus en hauteur et plus difficile. Ils regagnent le bateau, aspergés par les embruns et les pieds mouillés jusqu'au dessus des chevilles par l'eau de mer, ramenant avec eux une cueillette de choux, des branches d'arbre et pour le Commodore une fougère trouvée dans la caverne... Les marins sont autorisés à pêcher du poisson. Il n'est question que d'une maison, alors qu'il y avait sans doute des domestiques. Ont-ils logé dans un habitat plus léger ou dans la caverne ?

permettant d'implanter des cultures sur des terres "neuves" riches, favorisant le rendement.

Les apprentis sorciers

Mais revenons aux bruits entendus sur l'île par M. Lee. Le Commodore trouve peu vraisemblable que l'on ait pu distinguer des bruits émis par des occupants de l'île, vu le fracas des vagues s'écrasant sur les rochers. Il émet l'hypothèse de sons approchants provoqués par des vagues s'engouffrant dans des creux ou même les rugissements des phoques. A aucun moment le Commodore ne fait allusion à la tentative de colonisation des Heurtin, qu'il semble ignorer totalement. Il évoque Vlaning « the Dutchman » le premier à y avoir débarqué. en 1696. D'Entrecasteaux¹, en 1792, signale un nombre important de phoques. Le colonel Collins signale que le Cérés arriva à Sydney le 23 janvier 1796 avec 4 individus à son bord, deux anglais et deux français, laissés sur l'île pendant 3 ans, s'étant nourri de viande de phoque pendant 18 mois et ayant préparé plusieurs milliers de peaux de phoques. Ils y avaient été déposés par un bateau français capturé par le *Lion* anglais et ainsi empêché de les récupérer. Un des Français, M. Perron², un homme intelligent, tint un journal et fit des récits de cette expédition³. Les deux îles de Saint-Paul et Amsterdam sont souvent confondues et il est fort possible que M. Perron ait réalisé son massacre de phoques sur Saint-Paul. Le



Commodore revient sur le mode de construction de la cabane. Elle est solide, bien faite, le toit en place. Elle comporte peu de bois d'épave de bateau et tout les chevrons proviennent de bois de l'île. Un mât de voile à grément carré ou de mât de hune forme le support de la poutre de faitage. Il n'y a pas d'éléments de bois de navire lourd ou carré. Il semble peu probable que la cabane ait été construite par des naufragés en détresse mais plutôt par des gens qui disposaient de temps et de nourriture. Elle aurait pu être construite par M. Perron et ses compagnons, du moins les murs. Le plus probable serait l'hypothèse de chasseurs de phoques français de Saint-Paul venus faire ici une campagne de chasse. Ils pourraient avoir vécu dans la grotte en attendant la construction de la cabane mais en tout état de cause avant décembre 1870. Il est peu vraisemblable que les objets trouvés aient appartenu à des naufragés mais plutôt à un pêcheur accompagné de femme et enfants. Ce n'est guère probable cependant,

plutôt quelqu'un qui y aurait trouvé refuge plus d'un an voire deux et aurait eu ainsi le temps d'aménager leur prison avant de partir.

Lord Macartney⁴ lève l'ancre le 17 décembre 1792, avec le *Lion* et l'*Indostan*. Il arrive en vue des îles Saint-Paul et Amsterdam le 1^{er} février 1793. Les courants sont très forts vers l'île du Sud, en fait Saint-Paul, volcanique, haute, aride et sans arbres. Il y a de la fumée et des hommes à terre qui font des signaux avec un mouchoir attaché à un bâton. Finalement le bateau se dirige vers la partie orientale de l'île qui présente une large échancrure avec au fond une crique, un grand bassin et un canal d'accès peu profond. Le *Lion* mouille l'ancre et un canot débarque. Les officiers sont accueillis par 5 hommes dont Perron, un français intelligent et communicatif accompagné de deux compatriotes et de deux marins anglais. Ils sont sur l'île depuis 5 mois pour préparer une cargaison de 25 000 peaux de veaux marins à destination de Canton et comptent rester encore 10 mois. Perron a des intérêts dans le navire et les autres sont payés selon leur adresse et leur activité. Sous ce rude climat, ils massacrent des veaux marins pour leurs peaux et laissent pourrir

¹- Il constate aussi que l'île d'Amsterdam est en feu, odeurs de bois et terre brûlés, sans pouvoir en déterminer l'origine, en écartant un événement volcanique. Voyage de D'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse. Imprimerie Royale. Paris. 1808

²- Pierre-François Péron, né en 1769 à Lambézellec (Finistère) et mort en 1846 à Luynes, est un marin français. Après avoir embarqué à 14 ans, Pierre-François Péron fait de nombreux voyages comme matelot puis comme officier dans l'Océan Indien (commerce d'armes et d'esclaves). Entre septembre 1792 et décembre 1795, il séjourne 40 mois sur l'île Saint-Paul - qu'il confond d'ailleurs avec l'île Amsterdam -, avec quatre autres marins pour chasser les phoques. Il voyage ensuite en Australie, Amérique du Nord puis en Chine et rentre définitivement en France en 1802 où il publie ses mémoires (plusieurs fois rééditées). En 1826, il est maire adjoint de la ville de Saumur.

³- Pierre-François Péron, Mémoires du Capitaine Péron : sur ses voyages aux côtes d'Afrique, en Arabie, à l'île d'Amsterdam, aux îles d'Anjouan et de Mayotte, aux côtes nord-ouest de l'Amérique, aux îles Sandwich, à la Chine, etc., vol. 1, Paris, Brissot-Thivars, 1824

⁴- Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie. George Staunton. Fait dans les années 1792, 1793 et 1794 par lord Macartney. Ambassadeur du Roi d'Angleterre... Genève 2005 (1798). Editions Olizane

les carcasses sur les plages. Ce travail est sans doute fort lucratif pour supporter de pareilles conditions. Les anglais constatent l'excessive malpropreté de leur personne, vêtements, demeure, mauvaise hutte construite près du bassin. Le poisson abonde et on peut directement le faire cuire dans des sources d'eau chaude. Les Anglais font d'excellents repas. Un des chasseurs anglais y séjourne pour la seconde fois. Les 5 hommes disposaient de peu de nourriture laissée par leur bateau et se nourrissaient de poisson et de gibier. Ils manquent de pain et de légumes. Les Anglais leur en donnent et plantent poteries et autres légumes près de la hutte. Le capitaine Péron organise une visite de l'île pour quelques jours. Pendant ce temps quelques Anglais visitent la terre avec des boissons liquoreuses, en compagnie de chasseurs qui cèdent les peaux de Peperon pour presque rien. Perron s'en plaint à des officiers. Le capitaine du *Lion* est indigné mais reprend le 1^{er} février 1793 sans restituer les peaux. Le traducteur du livre ajoute que le capitaine profite des renseignements pour capturer son bateau le condamnant prisonnier de l'île, conduite conforme à la guerre mais contraire au devoir d'humanité. Pierre-François Péron, dans ses Mémoires (p. 36), raconte à sa façon cette aventure rocambolesque et n'est pas tendre avec les Anglais. Le 31 juillet 1792, le brick *l'Emilie*, doublé en cuivre⁵, quitte l'Ile-de-France. Pour faire face à un conflit latent avec l'Angleterre, les prudents armateurs composent l'équipage moitié Français / moitié Américains, sous pavillon et commandement américain, Sir Owen. Péron est le premier capitaine. Le 18 septembre, ils visitent Saint-Paul (en fait Amsterdam), trouvent une maison et une île apparemment inhabitées. Ils se dirigent vers Amsterdam (en fait Saint-Paul) et y rencontrent le *Noolka* venu relever sept hommes et leur provision de peaux amassées depuis 18 mois. Les deux commandants se rencontrent et Wamsly convainc Owen de l'intérêt de poursuivre cette activité à son compte, en leur laissant un



guide qualifié. Owen « se mit en frais de promesses » et Péron ainsi que trois matelots dont un anglais acceptent la mission. Owen leur promet suffisamment de vivres et son retour avant quinze mois. Les navires s'éloignent à toutes voiles mais les vivres n'ont pas été livrés comme convenu. Il faut bien faire contre fortune bon cœur. Dans ses mémoires, Péron décrit l'île, en dresse un plan. Ce n'est pas Amsterdam comme il le croit mais Saint-Paul. Il donne ensuite une description de différents types de phoques et comment les massacrer pour récupérer leur peau et la traiter. Ils reviennent finalement. Deux mois après leur départ, le capitaine Marchand, aborde l'île et, par un grand dénuement, ne peut leur laisser grand chose. Il leur donne du linge, des ustensiles de cuisine et un mot. Le 1^{er} février se présentent le capitaine et le lieutenant. Péron reçoit aimablement lord Macartney qui l'accompagne dans une excursion sur l'île. À son retour, il constate le pillage de ses provisions et signale à des officiers avant le départ de Macartney. Là, il conteste vigoureusement l'absence de Macartney, et sa soi-disante absence. Il lui même s'il avait montré de l'intérêt ne fit rien pour lui restituer ses provisions. Il ne fut aussi que rien ne fut donné ni de la nourriture de légumes verts et secs. Il reçoit du capitaine de *l'Indostan* 30 livres de riz et 30 livres de porc frais... contre un baril d'huile. Au sujet de la malpropreté des chasseurs, il rétorque qu'abandonnés sur une île déserte, ils ne pouvaient avoir l'élégante tenue d'un *fashionable* de Londres. En septembre suivant, les vivres épuisés, les phoques, oiseaux et poissons rares, ils en sont réduits à se nourrir d'œufs de pétrels. Le 19, faux espoir, ce n'est pas *l'Emilie* venue les récupérer mais le *Fairy*. Péron réussit difficilement à négocier quelques vivres : riz, biscuit, bœuf salé contre des peaux de phoques. Après deux années, de septembre 1792 à septembre 1794, *l'Emilie* ne repasse toujours pas. Une « guerre civile » s'engage entre français (Gouju et Gaudin) et anglais (Godwyn et Coock). Péron finit par mater la révolte. Gouju décède de maladie. Finalement c'est la *Cérès*, un bâtiment anglais, qui accepte de les embarquer, le 16 décembre 1795, mais pas avec l'entièreté de leur stock de peaux par manque de place. Le 24 janvier 1796, ils sont au port de Sydney. Quant à *l'Emilie*, elle avait été capturée à Macao par le commandant du *Lion*, très bien renseigné sur son armement par le Capitaine Péron ayant fait preuve d'une grande naïveté. Dans le même temps arrive à Sydney le trois-mâts américain *l'Otter* qui avait ravitaillé à Amsterdam (Saint-Paul) et récupéré effets et pelleteries restantes. Péron rencontre le capitaine Door qui lui propose en attendant de pouvoir réaliser la valeur des peaux, une place de premier

⁵- L'idée de couvrir de plaques de cuivre les coques des vaisseaux et frégates est apparue en Angleterre à la veille de la guerre d'indépendance américaine. Ces plaques protègent les carènes de deux manières. Elles bloquent dans les eaux tropicales la pénétration des tarets, espèce de gros vers marins qui transforment le bois des bordés en gruyère. Mais surtout, en s'oxydant, le cuivre empêche la fixation de ce que l'on appelle aujourd'hui le « fouling », c'est-à-dire les salissures, algues et coquillages divers. Un navire, après plusieurs mois de mer, perdaient, avant la généralisation du doublage cuivre, jusqu'au tiers de sa vitesse et de sa manœuvrabilité. <http://escales.wordpress.com>

officier à son bord. Marché accepté.

Nous nous sommes laissés entraîner dans cette passionnante « Robinsonnade », loin d'Amsterdam puisqu'elle se déroule sans conteste à Saint-Paul et ruine les spéculations du Commodore Goodenough... et puis elle a lieu un siècle avant la colonisation de l'île d'Amsterdam par la famille Heurtin. L'habitation décrite semble bien être celle de nos colons comme en témoigne en particulier les écrits et les dates concomitantes, les traces de bovins, d'ovins et/ou de caprins...

Un appel sur le forum d'un site de généalogie nous a donné une piste qui nous a permis de faire le rapprochement entre les patronymes Heurtin et Clochard.

Ce dernier nom devait dériver d'un sobriquet pour un boiteux. Le verbe « clocher », apparu au XII^e siècle, vient du latin « cloppicare » qui signifie « boiter ». Le mot latin « cloppus », quant à lui, signifie « boiteux », « présentant un défaut », « allant de travers » et a donné plus tard « clochard » : vagabond vivant d'expédients, qui va de travers. Le verbe « clocher » a ensuite donné naissance à des expressions comme « à cloche-pied » c'est-à-dire « sauter sur un pied ». Le 1^{er} décembre 1818, naît à Angoulême, Charente-Inférieure, Michel Clochard, fils légitime de François Clochard et de Luce Gouraud, propriétaires domiciliés à Vindelle. Militaire dans une compagnie d'artillerie, il épouse à Saint-Denis de La Réunion, le 20 janvier 1852, Rose Peneaux, sans profession, née le 7 juin 1831, domiciliée à Saint-Denis, dans une maisonnette du quartier Saint-Rose, fille d'Alexis Peneaux, charpentier de marine et de Marie Rose, sans profession. Le marié a 34 ans et son épouse 21 ans. Le 26 avril 1853, naît leur premier enfant Marie Eugénie. Le père est commerçant, rue Saint-Joseph. Le deuxième enfant, Luce Mélina, survient le 7 novembre 1854, suivi par Françoise Aline le 18 novembre 1856 et Benjamin le 28 décembre 1858. Michel Clochard décède le 10 mai 1861, à 43 ans. Sa veuve a 30 ans et les enfants respectivement 8, 7, 5 et 3 ans.

Elle se remarie le 6 juin 1862, à Saint-Denis, avec Jean Louis Adolphe Heurtin, né à Chantenay, Loire-Inférieure, le 21 septembre 1836. Le nom est surtout porté dans la Loire-Atlantique. Il semble correspondre au verbe d'ancien français "hurter" (= frapper, heurter) et à son dérivé "heurte" (= choc). Peut-être le surnom d'un personnage entêté, sens attesté pour le breton "heurt", à l'origine des noms de famille Heurt, Heurte, Le Heurt, Le Heurte. Il est le fils de Charles Heurtin, tonnelier, et de Jeanne Anne Pilard. Il est déclaré comme commerçant. Il a alors 26 ans et son épouse 31 ans. Ses enfants d'un premier lit ont alors respectivement 9, 8, 6 et 4

ans. Il n'en est pas fait mention dans l'acte de mariage. Plusieurs enfants vont naître : Adolphe le 6 janvier 1863, Victorine le 21 janvier 1864, Charles Alexis le 30 janvier 1866, Rose Adèle le 21 janvier 1868, Marie Anne Angélique le 1^{er} mars 1870.

C'est là qu'intervient le projet de colonisation sur l'île d'Amsterdam. Nous ne savons pas comment cette idée a germé. La Sarcelle débarque donc la famille Heurtin et ses compagnons (quatre ?) en décembre 1870. Nous ne savons pas non plus si la famille est au complet (certains parlent de trois enfants, les aînés ?) ou si certains enfants ont été laissés à La Réunion aux soins de la famille, dans ce cas la parenté de l'épouse. Les enfants ont alors respectivement 17, 16, 14, 12, 8, 7, 5, 3 ans, 10 mois pour la plus jeune fille. Certains sont présents comme en attestent les livres scolaires au nom des filles aînées, Eugénie et Mélina. Des bagages, ustensiles et vaisselle, meubles, livres... sont sans doute débarqués et bien entendu des outils pour travailler la terre, des semences... et 5 ou 6 bovins dont sans doute un taureau reproducteur. Une cabane est construite d'environ 40 m², avec une pièce centrale et de chaque côté une chambre. Un journal débute le 17 décembre et indique des plantations de légumes. Nous n'avons pas d'autres détails mais l'aventure se termine : « Ses tentatives de cultures et d'élevage d'ovins et de bovins se révèlent infructueuses et forcent le groupe à quitter l'île le 19 août 1871, recueillis très amoindris par un navire de commerce, en laissant les troupeaux sur place. »

La famille Heurtin revient à Saint-Denis et deux autres enfants naissent : Joseph le 9 août 1872 et Paul Grégoire le 23 novembre 1874. Leur mère, Rose, a alors 43 ans et leur père 38 ans.

Parmi leurs enfants, certains seront confrontés à la Grande Guerre. Paul Grégoire, cultivateur à La Possession, fait partie de la classe 1894, n° 35 de tirage, déclaré Bon Absent par le Conseil de Révision. Il est porté décédé le 29 septembre 1916. Il a servi dans L'Infanterie de Marine. Sa fiche donne une description physique : cheveux châtons, yeux gris, front découvert, nez droit, menton court, visage ovale, taille de 1,57 m. Son frère Joseph, de la classe 1892, de Saint-Denis, est déclaré Bon Absent, réformé ensuite pour faiblesse générale, le 22 septembre 1915. Il décède le 20 juin 1915 ? à Saint-Louis. Il avait été affecté au 18^{ème} Régiment d'infanterie territoriale stationné à Tananarive puis rentré définitivement à La Réunion.

Charles Alexis, né le 30 janvier 1866, fait souche à la Possession, se marie avec Marie Rose Eudoxie Feillet. Il est déclaré agriculteur. Ils auront au moins 6 enfants dont certains seront aussi confrontés à la Grande Guerre. Charles

Etienne⁶ né en 1892 est exempté et réformé pour insuffisance physique. Joseph Adolphe⁷, né le 23 mai 1894, ira en France, sera blessé le 3 octobre 1918 et démobilisé le 14 août 1919.

Joseph, né le 9 août 1872, se marie à la Possession, le 20 mai 1893, avec Marie Pauline Dijoux. Ils auront des enfants dont Henri Joseph, cordonnier, exempté et réformé pour infantilisme (sans doute une taille insuffisante), décédé le 23 février 1935 à Saint-André.

Mais revenons aux « visiteurs » de l'île d'Amsterman. L'année suivante⁸, 1874, à l'occasion du passage de Vénus devant le soleil, l'île Saint-Paul fut choisie comme base d'observation par la mission astronomique française désignée pour y suivre le phénomène. Elle était composée du capitaine de vaisseau Mouchez (plus tard amiral), accompagné de MM. Turquet de Beauregard, Rochefort, Cassinot de l'Isle, officiers de la marine, Ch. Vélain, géologue. Leur transport, la *Dives*, jeta l'ancre à Saint-Paul le 23 septembre 1874, et les travaux de la mission ne prirent fin que le 4 janvier 1875... Le capitaine autorisa Ch. Vélain à se rendre à Amsterdam sur une goélette bourbonnaise, le *Fernand*⁹. Cette île fut visitée une seconde

⁶- Selon sa fiche descriptive, il a les cheveux blonds, les yeux châtons, front moyen, nez sinueux, visage long, type métis, taille de 1,56 m. Il décède le 1er avril 1931.

⁷- Il est d'abord réformé en juin 1916 pour insuffisance physique, classé non service armé en mai 1917 Il est cependant appelé à activité et embarqué à destination de Diego-Suarez (port de Madagascar) où il débarque le 27 juin 1917, nommé soldat de 2ème classe le dit jour. Il embarque de Diego-Suarez pour la France le 24 novembre 1917. Il est dirigé sur le dépôt des isolés des troupes coloniales, passe au 80e RI le 24 novembre 1917, au 21e RI le 15 septembre 1918. Le 7 novembre, il est dirigé sur Saint-Galmier, passe au 53e RI le 6 décembre, rayé des contrôles le dit jour et dirigé sur le dépôt des Isolés coloniaux de Marseille, le 20 mars 1919, aux fins de rapatriement, démobilisé le 14 août 1919, affecté dans la réserve aux Unités créoles destinées à l'extérieur, stationnées à Saint-Denis de La Réunion. Il est venu en permission du 21e RI, pour 30 jours, le 14 juillet 1919. Ses campagnes : Afrique orientale contre l'Allemagne en guerre du 22 juin au 24 novembre 1917, France du 24 novembre 1917 au 11 novembre 1918. Il est blessé le 3 octobre 1918. Il décède à la Possession le 18 janvier 1929. Quel aventure pour cet homme qui n'avait sans doute jamais quitté son île !

⁸- Société de géographie commerciale de Bordeaux 1932

⁹- Du 23 Septembre 1874 au 4 Janvier 1875 le commandant Mouchez avec "La Dives" amène à Saint Paul la mission scientifique française venue pour

fois, du 4 au 8 janvier 1875, lorsque la *Dives* commença sa traversée de retour, avant de se diriger sur la Réunion... Amsterdam, quoique d'accès difficile, fut occupée en 1780 par un créole de Bourbon nommé Heurtin, venu avec sa

famille pour faire acte de colonisation, en entreprenant de créer sur les parties fertiles de son sol des centres d'élevage et de culture. Malheureusement vite épuisé par des efforts surhumains, il fut frappé de neurasthénie et obligé d'abandonner son oeuvre au bout d'une douzaine de mois. Livrés à eux-mêmes, le bétail et les porcs restés derrière lui, se reproduisirent et leur descendance se portait encore à merveille lors du passage de la *Dives*...



En 1928, Edgar Aubert de la Rüe (cf. note 10) est chargé par Henry et René-Émile Bossière, d'une mission de prospection systématique avec l'espoir de découvrir des ressources minières. Le géologue, accompagné de son épouse et avec l'aide également des bergers de Port-Couvreux, parcourt l'intérieur des terres du 12 novembre 1928 au 25 février 1929, puis du 25 janvier au 27 mars 1931. La présence de charbon, espérée par les frères Bossière, est insignifiante. En revanche la connaissance de la géologie des Kerguelen, au travers de la thèse d'Aubert de la Rüe, s'en trouve grandement améliorée. Du 11 décembre 1949 au 16 janvier 1950, il accompagne Pierre Sicaud pour l'établissement de Port-aux-Français et visite à nouveau les Kerguelen du 12 décembre 1951 au 6 janvier 1953. Le Monde colonial illustré d'août 1931 publie un article¹⁰ dont voici des extraits. Le

observer le passage de vénus devant le soleil. Mais 16 Janvier 1876 la goélette de 80 tonneaux "Le Fernand" commandée par le capitaine Herman, qui avait par deux fois amené Charles Velain en 1874, est jetée sur la côte par un fort coup de vent et 15 hommes d'équipage trouvent la mort, seuls le capitaine et un matelot survécurent et furent sauvés 32 jours plus tard par un bateau italien.

¹⁰- Le voyage de M. Et Mme Aubert de la Rue à travers les dépendances australes de Madagascar. II. L'île de la Nouvelle-Amsterdam. Le Monde Colonial Illustré N° 96. Août 1931 Aubert de la Rue (Edgar). — *Terres françaises : Iles Kerguelen, Crozet, Saint-Paul* [compte-rendu]. Outre-Mers. Revue

géologue relate l'aventure du colon Heurtin mais pense que les bovins de l'île préexistaient avant son arrivée : « Au cours du siècle dernier, peut-être plus anciennement déjà, Amsterdam recevait de temps à autre la visite de quelques baleiniers et chasseurs de phoques. Des pêcheurs de la Réunion y vinrent également surtout vers 1880, si on en croit certaines inscriptions retrouvées gravées sur des rochers. Vers 1870, un créole de la Réunion vint s'établir sur Amsterdam pour y faire des cultures et de l'élevage et y séjourna quelques temps. En repartant, il abandonna ses troupeaux qui se mêlèrent aux bœufs sauvages, descendants de quelques taureaux et vaches, introduits sur l'île autrefois par des navigateurs hollandais, dans le but probable d'assurer leur subsistance en cas de naufrage dans ces parages, lorsqu'ils se rendaient du Cap à Java... » Il trouve les animaux sauvages... et fait provision de viande : « De belles prairies s'étendaient devant nous, parsemées d'arbres, et d'innombrables vaches y broutaient tranquillement.

Quelques vieux taureaux, magnifiques, mais d'allure peu rassurante, n'ayant certainement jamais vu un être humain, car Amsterdam n'a reçu la visite d'aucun navire depuis 1914, nous regardaient avec méfiance et firent plus d'une fois mine de nous charger. Après en avoir tué deux, de manière à rentrer à bord avec une provision de viande fraîche, j'ai commencé mon exploration... » Il trouve aussi trace d'habitats anciens : « Au cours de mes excursions sur Amsterdam, j'ai pu retrouver les ruines de quelques anciennes maisons, construites autrefois, en blocs de basaltes, soigneusement taillés. Il s'agit là d'anciennes habitations de pêcheurs et probablement de la ferme du colon créole venu en 1870. J'ai retrouvé, également, l'ancien dépôt de vivres de l'Eure, installé dans une grotte spacieuse à une certaine distance de la mer. Il s'y trouve encore de nombreuses boîtes de bœuf en conserve, datant d'une quarantaine d'années. Des naufragés ont certainement vécu là autrefois, ainsi qu'en témoignent de nombreuses traces de leurs passages ; paillasse de fortune, faites avec des herbes, débris de coquillages, branchages à demi-consumés, etc. » Il évoque aussi la flore : « J'ai parlé des troupeaux qui peuplent l'île et que j'évalue à 1 500 têtes environ, peut-être davantage; j'ai remarqué, en outre, la présence, sur l'île, d'un certain nombre de légumes, tels que choux, céleris, persil, poussant en différents endroits à

d'histoire. Année 1931.



l'état sauvage. Ils proviennent sans aucun doute des essais de culture tentés autrefois. J'ai trouvé, en outre, en différents endroits, dans les prairies, de délicieux champignons... Une chose très appréciable à Amsterdam, est la présence d'arbres. Elle est la seule île de l'océan Indien austral à en posséder. Il s'agit du *Phyllica arborea*, pouvant atteindre 6 mètres de haut, au bois très dur et au feuillage très touffu, sous lequel on est très heureux de pouvoir s'abriter lorsque surviennent des averses... Un aloès de 6 mètres environ de haut. Comment sont-ils venus dans l'île ? Leur présence sur cette terre australe prouve quelle est la douceur de sa température... »

La Revue de botanique appliquée ¹¹ décrit les lieux en **1941.**

« L'île d'Amsterdam bien qu'inhabitée est peuplée de vaches, et le paysage aux dires de Jeannel rappelle la Bretagne, « En 1870 un créole de la Réunion nommé Heurtin vint s'y installer avec sa famille et des bovins. Il repartit au bout d'un an laissant là ses jardins et ses animaux domestiques. Lorsque Vélain vint à Amsterdam, en 1874, les bestiaux d'Heurtin continuaient à rentrer seuls le soir, dans leurs étables par habitude, mais ils s'accommodèrent si bien de leur solitude que leur nombre s'accrût rapidement... En 1931, Aubert de la Rüe évalua le nombre des bovins dispersés sur les pentes orientales de l'île à 1500 environ. Quant aux légumes laissés par Heurtin, ils végètent à l'état sauvage. Les choux sont devenus géants ; on trouve dans les prairies du persil, des céleris, de délicieux champignons. »

¹¹- Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale : bulletin ... Laboratoire de la Revue de Botanique appliquée et d'agriculture. Publiée sous la Direction du Prof - Aug. Chevalier, membre de l'Institut, Professeur au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, Tome XXI (Année 1941). Muséum national d'Histoire naturelle. Laboratoire d'Agronomie coloniale 57, Rue Cuvier, Paris (Ve)

En 1949, la décision fut prise d'installer une *station météo* sur l'île Amsterdam. La première mission, dirigée par Paul Martin de Viviers, débarqua le 31 décembre 1949 à bord du



langoustier *Sapmer*, commandant Verdavaine). Le 27 janvier 1950, se déroule la cérémonie officielle de prise de possession de l'île avec envoi des couleurs. Cette cérémonie marque aussi la fin des opérations ayant permis de débarquer les matériels qui allaient permettre la construction de la première base de l'île. Le 6 février 1951 : la première mission à la Nouvelle-Amsterdam, après débarquement d'une équipe de relève et de son matériel, quitte l'île à bord de l'Italo Marsano. Un travail sans relâche, poursuivi au cours de deux mois et demi de préparation et treize mois de séjour, a permis de laisser, sur un rocher réputé inabordable, presque constamment battu par les tempêtes australes, un Centre Administratif, chef-lieu temporaire du District Austral de Madagascar, une station Météo, une station Radio, un hôpital à quatre lits avec radioscopie et salle d'opération. Cette mission difficile (perte d'un marin et de matériel) est relaté par Henri Treussart¹². En voici quelques extraits. « Toute la journée, les travaux de la veille se poursuivirent. Le classement et le rangement des caisses dans « la maison Heurtin¹³ » progressaient... L'après-midi, une équipe partit à la chasse. Un taureau fut tué et selon un rituel qui fut conservé pendant tout notre séjour, Radavidra et Rasata, les deux aînés de l'équipe des permanents, dépouillèrent et débitèrent l'animal sur place. Ils firent ce travail avec une compétence qu'aucun d'entre nous ne pouvait leur disputer. C'est ainsi que le poste de

boucher, jusqu'ici vacant, leur fut définitivement attribué. Pour la petite histoire, ce poste joint à leur titre de « plus anciens », conféra à Radavidra et Rasata le privilège, que nul ne songeait à leur contester, de disposer des testicules de chaque taureau abattu. Un morceau de choix particulièrement efficace, paraît-il, pour renforcer les virilités défaillantes. Par chance, l'animal ayant été abattu à proximité du camp, les quartiers débités, purent être rapportés à la base, à dos d'homme, sans trop de fatigue... Les taureaux descendant des bovins laissés en 1871 par le colon Heurtin à la suite de son échec de colonisation de l'île, les taureaux, ou pour être plus général, les bovidés sont une des caractéristiques de la Nouvelle-Amsterdam. Il ne fut pas possible d'effectuer durant la première mission une estimation précise de l'importance du troupeau. Le chiffre d'un millier fut à l'époque retenu. À notre arrivée (comme à notre départ) l'ensemble du troupeau était en parfaite santé. On nota cependant un déséquilibre important entre le nombre de mâles et le nombre de femelles, le rapport entre le nombre de taureaux et le nombre de vaches semblant voisin de six à sept mâles pour une femelle... »



¹²- Première mission à l'île de la Nouvelle Amsterdam 1949-1951. Souvenirs.. . d'il y a cinquante ans et parfois plus. Arc en ciel • numéro spécial 4 • mai 2003 Par Henri Treussart.

¹³- S'agit-il des restes de la cabane ou d'un nom relatif à son emplacement ?

Les apprentis sorciers

En 1951, des observations relatées dans les Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar¹, décrivent le cheptel. « En dehors des poissons et crustacés, la seule ressource alimentaire de l'île, mais d'importance, découle de l'abattage de quelques-uns des bovidés qui constituent un imposant troupeau. On peut approximativement l'évaluer à 2500 têtes réparties sur le pourtour d'Amsterdam, principalement sur les faces nord et est, depuis la pointe de La Recherche jusqu'à la pointe Vlaming. Ce bétail provient d'individus importés de la Réunion par Heurtin, venu habiter l'île entre 1870 et 1871. La présence d'herbages a permis leur multiplication. Actuellement, les bêtes sont réunies par ensemble de 6 à 10 têtes, cantonnés chacun dans un pâturage défini et ne se déplaçant que dans des limites restreintes. D'autre part, s'il fut un temps où les mâles étaient proportionnellement beaucoup plus abondants que les femelles (1 vache pour 4 taureaux), il semble que maintenant l'écart soit moindre : 1 vache pour 2 taureaux nous paraît être plus exact. Au mois de janvier 1950, nous avons remarqué la présence de nombreux veaux. Au point même que la circulation dans l'île est sérieusement entravée par le risque constant d'être chargé par une bête furieuse. Les ressources en végétaux se bornaient,



avant l'installation de la mission déjà citée à du chou, du céleri, du persil, espèces comestibles, et poussant aux abords des décombres de cabanes anciennement habitées par des pêcheurs réunionnais. Signalons en outre, qu'en plus des rats et de quelques chats sauvages issus d'anciens individus domestiques, un couple de cabris, de provenance réunionnaise, fut lâché en liberté en octobre 1948. »

Les auteurs de l'étude² suivante, MM. Fiasson et Diallo qui viennent étudier *une épizootie sur Amsterdam en 1952*, précisent que les premiers bovins ont été apportés en 1871 (ou en 1873) par le colon Heurtin qui pensait s'installer, sans esprit

¹ - Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar. Observations sur la faune marine et la pêche aux Iles Saint-Paul et Amsterdam. Tome VI. - Fascicule. 1951

² - Epizootie bovine à Nouvelle-Amsterdam par R. Fiasson et R. Diallo. Revue d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux. Janvier 1953

de retour, à Amsterdam. avec sa famille. Il abandonne son projet en laissant les animaux sur l'île. Ils s'y multiplient jusqu'aux environs de 2000, certainement un plafond car les 50 kilomètres carrés et les 2000 hectares de pâturages ne permettent guère l'alimentation rationnelle d'un troupeau si important. Il y a nécessairement une sous-alimentation qui peut constituer une cause favorisante de l'épizootie actuelle. Il ne semble pas pourtant y avoir destruction du pâturage par surcharge. mais une utilisation maximale car même les jeunes pousses de joncs sont broutées. Le sol est jonché de lave, et la marche est difficile. L'herbe n'est présente que sur de minces plaques de terre végétale dans des failles ou des fonds en cuvette. La repousse doit cependant être rapide, favorisée par les terrains volcaniques et l'humidité de la mer. La partie méridionale est recouverte d'une terre végétale plus profonde et l'eau est abondante. C'est là justement où se trouvent les plus beaux animaux. Partout ailleurs, si les points d'eau sont nombreux, l'eau s'y trouve en petites quantités. La mare souillée où sont vautrés des

phoques, près du camp, est la plus importante et elle est très fréquentée par les animaux.

Leurs déplacements sont extrêmement réduits car chaque petit troupeau se cantonne à une zone de pâturage enclavée entre deux coulées de lave. Dérangés, les animaux tentent de se glisser vers le haut ou vers le bas de cette vallée étroite sans en

franchir les limites. Les vaches en lactation ont cependant des besoins plus importants et leurs abreuvements plus répétés dans des mares souillées provoquent chez elles des surinfections qui finissent par amoindrir leur résistance et leur faire payer un lourd tribut à l'épizootie. Pour montrer le peu de besoin en eau, les auteurs citent le cas de ce taureau qui, ayant roulé en contre-bas des falaises d'Entrecasteaux, trouva en bord de mer, un pâturage à sa mesure et y est depuis deux ans. C'est de beaucoup le plus beau des animaux qui vivent sur Nouvelle-Amsterdam. Le pourcentage très élevé des taureaux est l'une des caractéristiques du troupeau. M. l'Administrateur Rouan qui effectua une mission à la fin de l'année 1948, cite une femelle pour dix taureaux. Les auteurs proposent cinq mâles pour une vache, même, depuis le début des missions en 1951, compte tenu que l'on abat un taureau tous les quatre ou cinq jours. Le grand nombre des mâles

n'apparaît que plus étrange : femelles plus sujettes aux maladies ; équilibre naturel biologique pour limiter la population ; faiblesse congénitale des femelles que leurs fonctions physiologiques rendent plus fragiles en certaines périodes, accidents de gestation, dystocies au vêlage, diminution de résistance pendant la lactation... Tous les auteurs ont aussi parlé de dégénérescence du troupeau et un format de plus en plus réduit. M. Rouan écrit que les vieux mâles ont un gabarit beaucoup plus impressionnant que les jeunes générations. On peut dire que ces bovins sont de petit format, phénomène observé aussi à La Réunion où le cheptel local est plus petit que les races européennes qui lui ont donné naissance. Les couleurs sont très variées avec une dominante foncée chez les mâles, tête noire, grisonnante en remontant vers le toupet qui est feu. Le museau est blanc et les membres plutôt noirs. Pour les vaches, la robe va du noir incomplet au blanc sale, ardoisé comme la Schwitz et rarement froment. Le docteur Jeannel du Muséum décrit des robes rousses, noires, blanches, pies, ce que les auteurs n'ont pas observé. Les animaux semblent se reproduire toute l'année avec cependant un pic de naissance en août et septembre correspondant à des saillies en décembre, au début de l'été austral. Outre les bovins, on compte sept moutons extrêmement sauvages, en deux groupes, l'un 3 femelles et un bélier, l'autre 2 femelles et un agneau, reliquat du troupeau de Bizet introduit en 1951 et peut-être pas étranger à l'introduction de l'épizootie. Pour être complet, il faut ajouter deux boucs et une chèvre, très farouches, descendants d'un couple amené avec le *Sapmer* en 1948. La flore est dominée par les graminées, poa, agrostis, houlque de Bretagne, cypéracées, joncacées, un seul arbre *Phyllica* arborea. On y rencontre aussi des bouquets de persil sauvage, céleri, et même des choux dans la grotte près des ruines de la maison de Heurtain, pissenlits et fougères dans les failles de rocher. A noter aussi des aloès, au-dessus de la mare aux phoques, plantés sans doute par Heurtain. Les symptômes de l'épizootie ont été constatés par le docteur Dialo en août et septembre 1952, à savoir un amaigrissement général avec poils ternes, nombreux cadavres surtout de femelles. Il note l'immunité dont semblent jouir les veaux et la plus grande résistance des taureaux. Les troupeaux du nord et de l'est sont plus touchés que ceux du sud, en bien meilleure situation : dominante de taureaux, vaches âgées en bon état, densité plus faible,



abreuvement dans des ruisseaux descendants des montagnes, protection des grands vents de l'ouest. Environ 30 % des animaux extériorisent la maladie : poil terne, diarrhées... Les cadavres sont nombreux et en l'absence de charognards mettent longtemps à se décomposer. Les vaches sont atteintes vers 4-6 ans, les mâles 2 ans, les veaux semblant indemnes. Au vu de ces descriptions et d'autopsies réalisées par les vétérinaires et de prélèvements analysés au laboratoire de l'Elevage à Tananarive, il semblerait qu'il s'agisse d'une entérite paratuberculose des bovidés (maladie de John et Frothingam). Il est acquis que l'infection est récente aux dires de membres des missions. Elle pourrait faire suite à l'introduction de huit moutons Bizet lors de la mission 1951. On sait la résistance particulière du mouton au bacille de John mais il peut aussi l'héberger et le propager. Et l'entérite paratuberculeuse fait partie de l'ensemble pathologique des herbages du Massif central. L'infection a été d'autant plus rapide que les bovins vivaient dans un milieu sain à l'abri des infections habituelles. Il est difficile de dégager des moyens de lutte dans de telles conditions : traitement des animaux, destruction des cadavres, désinfection des points d'eau, mesures de prophylaxie, abattage des animaux infectés... Il est alors hasardeux de se prononcer sur l'évolution du troupeau : résistance de quelques vieux animaux et disparition progressive, poussées épizootiques attaquant les animaux jeunes plus réceptifs... Les auteurs envisagent même une éradication complète et une réintroduction une fois les pacages stérilisés par une longue période de vacance...

Ils critiquent également ces introductions intempestives non encadrés par des services compétents...

Fin des années 1950, Xavier Reppe fait escale sur l'île ³. « J'ai retrouvé les traces de la petite ferme de

pierres sèches qu'il avait hâtivement construite et auprès de ces vestiges, un anneau de fer qui devait servir à attacher un taureau, ancêtre du magnifique troupeau de bovins qui prospère dans l'île... L'échec du colon Heurtin, dont l'établissement paraît avoir été extrêmement sommaire, n'est pas sans rapport avec ses difficultés... Les agaves qui poussent au-dessus de la mare aux éléphants de mer ont été introduites par le colon Heurtin ainsi

³- Aurore sur l'Antarctique. Xavier Reppe. Nouvelles Editions Latines. Paris. 1957

que le persil sauvage et les fameux choux arborescents aux multiples têtes... Dès le coucher du soleil, de tous les points de la montagne, s'élèvent des mugissements rauques qui s'approchent rapidement et des silhouettes de bœufs apparaissent de tous côtés entre les roches comme si les troupeaux descendaient à l'assaut du littoral et du camp qui les domine ». Ils s'abreuvent en compagnie des phoques. L'auteur note l'absence d'agressivité sauf parfois les vieux taureaux solitaires et les vaches défendant leurs nouveaux-nés. Il estime l'effectif entre 1000 et 2000. Ils semblent descendre de races européennes mais il remarque certains animaux avec un garrot un peu fort et une robe fauve qui peut faire penser à une parenté avec le zébu malgache. Il note la grande variété de couleur de robe. L'état des animaux est variable, influencé par la concurrence sur les pâturages « sur cette île où chaque bouchée d'herbe, chaque gorgée d'eau font l'objet d'une âpre compétition ». Femelles et veaux en font les frais, vaches efflanquées, maigres « voisinant avec des taureaux puissants et gras comme des animaux de concours agricole. » Ces femelles paient un lourd tribut à la moindre maladie ou une période de sécheresse. Il compte quatre taureaux pour une vache. Il conseille une exploitation rationnelle qui serait rentable avec castration des taurillons excédentaires et exportation des bœufs adultes.

Certains ouvrages mentionnent des chèvres sauvages.

Il n'a constaté la présence que d'un vieux bouc noir adopté par une famille bovine. Il relate l'existence d'un petit troupeau de moutons d'une dizaine



d'unités dont « les auxiliaires comoriens recherchent la trace quelques jours avant la fête musulmane de l'Aït-el-Kebir, pour prélever un sujet gras destiné à la confection d'un savoureux méchoui... »

Le troupeau est étudié en **1969** par R. Lesel. Son origine est très controversée⁴. Il s'agit cependant de taurins et non de type zébu, dont il est bien difficile de préciser l'appartenance ethnique. On admet que l'ensemble du troupeau est issu de celui

⁴- Étude d'un troupeau de bovins sauvages vivant sur l'île d'Amsterdam par R. Lesel. Rev. Elev. Med. Vet. Pays trop . 1969, 22.1 (107-125). En ligne sur https://www.researchgate.net/publication/318308743_Etude_d_%27un_troupeau_de_bovins_sauvages_vivant_sur_l%27ile_d_%27Amsterdam

que Heurtin⁵ laissa sur place en 1871. Cependant on n'a pu jusqu'à présent fournir la preuve que cette origine est unique. Il est possible voire même probable, qu'un troupeau préexistant se soit trouvé sur l'île, importé par les navigateurs des XVIIe et XVIIIe siècles, dans le but de constituer une réserve de viande fraîche pour des équipages faisant relâche sur place. Cette pratique était courante et ils disposaient ainsi de viande fraîche pour améliorer leur menu de bord composé de poisson, de viande séchée et éventuellement compléter leur réserve.

L'observation de ces bovins aurait peut-être décidé Heurtin de tenter l'expérience avec un cheptel importé. Le cheptel premier était de type européen comme celui du réunionnais : animaux jerseyais, gris des Alpes, tarentais, pie-noir breton, ce qui explique la diversité des robes. Des prélèvements de sang confirment cette origine européenne. Ces animaux sont relativement sauvages mais pas impossibles à approcher. Une étude faite sur des taureaux abattus pour la consommation permet une approche de description. On distingue une grande variété de formats : animaux hauts sur pattes à corps assez court, sujets plus longs et bas sur pattes, et tous les intermédiaires. La robe dominante est fauve avec des variations allant du brun foncé presque noir au froment clair. Le cornage est moyen en forme de U aplati. Le dimorphisme sexuel est assez prononcé bien que l'ensemble est plutôt de petite taille (1,10 à 1,30 m au garrot), et plutôt légers (190 à 380 kg).

L'implantation des bovins varie selon les régions. Le Bas-Pays au nord-est de l'île s'élève en pente douce depuis la falaise côtière jusqu'à la limite du plafond nuageux. C'est un secteur sec, aride en période estivale, raviné de coulées basaltiques dont les aires de pâture sont semées de gros blocs. Les animaux y vivent en troupes importantes de 30 à 100 sujets, à proportion d'un mâle pour deux femelles. Les sujets jeunes sont en bon état, continuant à têter des mères très maigres jusqu'au vêlage suivant. Le pâturage est parsemé d'ossements des animaux vieillissants venus finir leurs jours dans ce secteur.

⁵- Le 18 janvier 1871, un paysan créole de l'île de La Réunion, Heurtin, débarque de "la Sarcelle" sur l'île Amsterdam avec sa famille et ses compagnons. Ses tentatives de cultures et d'élevage d'ovins et de bovins se révèlent infructueuses et forcent le groupe à quitter l'île le 19 août 1871, recueillis très amoindris par un navire de commerce, en laissant les troupeaux sur place.

Le Haut-Pays ou secteur des joncs forme un croissant entourant ce plateau, de l'Ouest au Sud de l'îlot. La pente est beaucoup plus forte que dans le Bas-Pays, mais souvent noyé dans les nuages, il reçoit plus de précipitations. En été, en particulier au moment de la saison sèche, cette région reste toujours verte et humide. La répartition est plus contrastée avec des troupeaux de femelles et de veaux, les taureaux souvent regroupés entre eux. C'est le domaine des sujets les plus vigoureux. Le plateau supérieur à 600 m d'altitude a une forme arrondie et domine l'île. C'est un secteur de marais, de tourbières, prolongé par des zones chaotiques recouvertes de roches volcaniques déchiquetées. Les bovins ne s'y aventurent que rarement et sont absents de la région d'Entrecasteaux⁶, à l'Est et au Sud-Ouest, à forte pente, constituée de falaises et de failles ouvertes sur la mer.

En 1969, l'effectif est proche de 1100 têtes environ avec un équilibre des sexes voisin de 1. En 1931, Aubert de la Rüe estimait le troupeau à 1500 têtes. Près de 20 ans plus tard, Rabot l'estime à 2000 ou 3000 trouvant une



prédominance très marquée des taureaux à raison de 8 mâles pour 2 femelles. En 1952, Fiasson et Diallo considèrent ces valeurs comme exactes. L'importance du cheptel ayant donc diminué en même temps que se réajustait l'équilibre des sexes. L'estimation la plus haute semble exagérée sans doute par manque de temps pour prospecter toutes les régions et en extrapolant abusivement. Curieusement en 1953, Nicolas ne trouve plus que 800 sujets, nombre avancé en accord avec le Docteur Pruche, médecin de la station. Une chasse abusive serait l'unique responsable de la nette raréfaction des animaux, un véritable safari où les chasseurs tiraient sans discernement taureaux et vaches, jeunes et vieux, pour afficher en fin de journée un palmarès éloquent. De

⁶- Antoine Reymond Joseph de Bruni d'Entrecasteaux, dit le « chevalier d'Entrecasteaux », né le 7 novembre 1737 à Aix-en-Provence ou au château d'Entrecasteaux et mort le 21 juillet 1793 dans l'océan Pacifique, est un navigateur français qui partit en 1791, à la tête de deux frégates, *La Recherche* et *L'Espérance*, à la recherche de l'expédition de Jean-François de La Pérouse, explorant tour à tour les rivages de Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les îles Tonga et les côtes australiennes.

sévères mesures ont interdit ces pratiques.

Le régime alimentaire peut être déduit des observations de terrain. Dans le Haut-Pays plus humide dominant les cypéracées, plantes monocotylédones, herbacées, en touffe, souvent vivaces, aux feuilles comme celles des joncs ou en gouttière, aux tiges fréquemment de section triangulaire. Les graminées sont aussi présentes, les bovins consommant les jeunes pousses d'uncinia, en touffes typiques des zones humides. Cette espèce envahit progressivement les pâtures, conséquence du surpâturage et de la surpopulation. Le cheptel s'accommode aussi fort bien des plantes introduites par Heurtin et qui se sont adaptées : persil, céleri, choux, navet, carotte, pissenlit... Du ray grass semé près de la base en

1967, négligé dans un premier temps fut ensuite très apprécié. Les fougères ne semblent pas consommées ni la seule espèce arbustive insulaire, *phylica nitida*.

La majorité des vèlages a lieu durant le printemps austral et le début de l'été.

En terme de pathologie, une entérite profuse est fréquemment observée chez les vaches adultes pendant l'hiver austral. Les taureaux ne semblent pas atteints.

Une entérite paratuberculeuse survient en 1952, sûrement introduite en 1951 en même temps qu'un troupeau de moutons. En dehors de ces affections, on trouve d'autres causes de mortalité : abattage de taureaux pour la boucherie, mort accidentelle lors de chutes dans les zones accidentées, accidents de parturition, morts de femelles épuisées, décès de veaux naissants lors de tempêtes et de cyclones, vieillesse et épuisement.

Ce cheptel de 1100 individus environ dispose d'environ 2000 ha de pacages ce qui entraîne une surexploitation chronique.

L'auteur de l'étude propose un suivi rigoureux pour améliorer le troupeau : élimination des femelles stériles, des animaux faibles et malades, d'une grande partie des taureaux en ne gardant qu'un mâle pour 30 femelles. Le troupeau serait limité à 600 individus sélectionnés pour produire de la viande de qualité. Le surpâturage réglé par la limitation de l'effectif, il conviendrait d'améliorer par semis les pacages.

Suite au bilan de la situation écologique de l'île⁷

⁷- L'éradication des espèces introduites, un préalable à la restauration des milieux insulaires. Cas des îles

réalisé par Jouventin et Roux (1983b), des mesures de protection ont été envisagées (Decante et al., 1987). En 1987, une clôture de 4 km a été mise en place, partageant l'île en deux secteurs. Au sud, tous les bovins (1059) ont été éliminés par tir en mars 1988 et 1989 (Berteaux et Micol, 1992). Au nord de la clôture, des tirs réguliers sont effectués pour stabiliser l'effectif du troupeau. En 1992, l'installation d'une seconde clôture s'est accompagnée d'une nouvelle campagne de tir de façon à exclure totalement les bovins au-dessus de 400 m. Désormais, le troupeau de 500 têtes environ se trouve cantonné dans la partie nord de l'île, sur 1200 ha (Micol et Jouventin, 1995). La solution d'une éradication des bovins sur l'ensemble de l'île n'a pas été retenue afin de sauvegarder le patrimoine constitué par ce troupeau issu de cinq fondateurs et ayant évolué naturellement pendant plus d'un siècle. Signalons aussi certains avantages liés au maintien d'un troupeau : alimentation en viande fraîche du personnel de la base, limitation des risques d'un incendie accidentel autour de la base.



A la suite d'un arrêté préfectoral engagé depuis 2009, dans le cadre du plan d'action biodiversité, l'administration des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF), il a été décidé de procéder à l'éradication des troupeaux de ruminants des îles Kerguelen et d'Amsterdam. La mise en œuvre de cet arrêté se déroule en 2010, année mondiale de la biodiversité. Cette action reçoit le soutien du Comité de l'Environnement Polaire et du Conseil consultatif des TAAF. Cette action, réalisée par les agents de la réserve avec un soutien apprécié des chasseurs volontaires présents sur le district, fut progressivement menée au travers de deux phases distinctes. La première, entre 2008 et 2009, consistait à faire diminuer la taille du troupeau en abattant principalement les femelles adultes et les jeunes (0-2 ans). La seconde, entre 2009 et 2010, était d'abattre le

françaises. Jean-Louis Chapuis, Geneviève Barnaud, Frédéric Bioret, Marc Lebouvier et Michel Pascal. NATURES - SCIENCES - SOCIÉTÉS, 1995, HORS-SÉRIE

reste du troupeau (environ 200 bêtes). La viande liée à ces abattages était destinée à la consommation des bases australes. Après trois années de terrain au cours desquels se sont succédés plusieurs agents de la réserve, l'abattage a été déclaré finalisé en décembre 2010. Au cours des premiers mois de l'année 2011, plusieurs battues de contrôle ont permis de certifier définitivement l'élimination des bovins sur Amsterdam. De juin à décembre 2011, les clôtures qui cantonnaient jusque-là le troupeau dans la zone nord de l'île ont été entièrement démantelées.

Beaucoup de scientifiques⁸ ont contesté ces mesures d'éradication en proposant de réfléchir à une méthode de gestion qui permettrait d'allier la protection d'un environnement exceptionnel à la conservation d'une population domestique unique.

Aujourd'hui, il ne reste pratiquement plus aucune de cette tentative de colonisation⁹. Le troupeau a été éliminé, la cabane a disparu, un vague panneau près de la Mare aux Eléphants (MAE) sur la côte Nord en rappelle le souvenir. Heurtin a laissé son nom à une coulée de lave qui descend du volcan vers la côte nord, de même qu'à l'ancienne clôture installée pour limiter l'impact des bovins. Elle a été achevée de démanteler en décembre 2011, sauf les poteaux qui en marquent encore les limites et servent de point de repère. La Base Martin de Viviés a remplacé les anciennes dénominations de Camp Heurtin (1950) et La-Roche-Godon (1961). Le versant des Taureaux Sauvages rappellera le souvenir des bovins qui peuplèrent l'île.

Les mouflons

En 1957, les autorités en place décident d'offrir aux résidents la possibilité de chasser le mouflon. On importe donc un couple de Corse, originaire du zoo de Vincennes. La population de mouflons a d'abord crû de façon exponentielle pour ensuite fluctuer, à partir du début des années 80, entre 300

⁸-Eradication des bovins de l'île d'Amsterdam, un non-sens.26/03/10

http://www2.agroparistech.fr/svs/genere/especes/bovin/s/communique_bovins_amsterdam.pdf

Le scandale de la vache d'Amsterdam. Publié le 2 juin 2011 par les

biodiversitaires<http://www.lesbiodiversitaires.fr/>
Eradication des bovins de l'île d'Amsterdam. Grégoire Leroy. La lettre de la Société d'Ethnozootecnie. Juin 2010

⁹- Le grand dessein de Monsieur Heurtin. Mars 2012.
<http://lebateauimmobile.over-blog.com>

et 700 individus. Les deux animaux ont été relâchés avec trois rennes suédois sur la seule île Haute de 6,5 km². Comptant une centaine de têtes chacune à la fin des années 1960, les deux populations sont entrées en compétition pour l'espace et la nourriture de ce petit territoire insulaire, et les rennes ont fini par gagner la Grande Terre à la nage, jusqu'à totalement disparaître de l'île Haute vers 1980.

Jusqu'au début des années 2010, tous les mouflons de l'archipel se trouvaient encore sur l'île Haute, territoire rocheux, qui ne comptait que 30 % d'un faible couvert herbacé. En 1972, des graminées fourragères ont été introduites sur l'île afin d'améliorer les ressources pour les mouflons.

La population a connu une progression fulgurante, puisque « la population [de la petite île] atteint 100 individus au début des années 1970 [...], puis a augmenté de façon exponentielle pour aboutir à 700 individus en 1977. » Depuis lors, la population a été caractérisée par une dynamique cyclique,

fluctuant entre 250 et 700 individus (Chapuis et al. 1994), avec des effondrements hivernaux se produisant à une périodicité de 3-5 ans après que le nombre d'individus ait dépassé environ 600.

L'introduction de 1957 n'était pas la première tentative, puisque l'année précédente, un autre couple provenant déjà du zoo de Vincennes avait été relâché sur le minuscule îlot Blackeney (2,5 km²), dans le Golfe du Morbihan, mais les deux bêtes étaient rapidement mortes.

La population de l'île Haute souffre potentiellement de plusieurs handicaps génétiques : elle descend d'un couple unique, elle vit sur une île de petite taille ce qui entraîne une forte proximité reproductive entre tous les individus, et elle passe par des effondrements de population réguliers, qui divisent tous les trois à cinq ans la population par deux, voire davantage. Une très forte consanguinité était donc inévitable, porteuse attendue d'une très forte homozygotie. Pourtant, dans un article publié dans *Proceedings of the Royal Society of London* le 22 février 2007, Kaeuffer et ses collègues ont montré que malgré la faiblesse de la population originelle (deux animaux) la diversité génétique de la population, quoique plus faible que celle des populations corses d'origine, était

encore étonnamment élevée, ce qui semblait écarter les problèmes de consanguinité qu'on aurait pu attendre. Mieux, les échantillons génétiques de 2003 étaient beaucoup plus hétérozygotes que ceux des années 1960 et 70. Les chercheurs attribuent l'augmentation de cette diversité génétique à la sélection naturelle, l'échelle de temps étant trop courte pour que cette diversité soit attribuable à des mutations génétiques, et les îles trop isolées pour avoir subi des migrations. Cette diversité s'explique par l'élimination, au fil des générations, des individus avec une faible diversité génétique.

À la suite d'une décision des comités scientifiques des Terres australes françaises, l'abattage de tout le troupeau de mouflons a été décidé pour lutter

contre les effets négatifs pour l'environnement des introductions d'espèces invasives, en particulier le broutage de végétaux endémiques rares. Les campagnes ont été menées entre 2009 et 2012, année où les quatre derniers animaux ont été abattus. L'espèce est aujourd'hui considérée comme éradiquée.



Les rennes

Dix rennes de Suède ont été introduits en 1955-1956 sur l'île Haute. Cette petite population d'origine a été renforcée par les descendants de trois rennes suédois introduits en 1957 sur l'île Haute avec les mouflons. Comptant une centaine de têtes chacune à la fin des années 60, les deux populations sont entrées en compétition pour l'espace et la nourriture de cette petite île, et les rennes ont fini par gagner la Grande Terre à la nage en 1981, jusqu'à totalement disparaître de l'île Haute. La population de rennes est estimée en 2013 à 2 000 têtes environ, avec un tendance à la stabilité démographique. Leur impact a été négatif pour certaines espèces végétales, en particulier les lichens, dont la croissance est très lente, et sur lesquels ils exercent une forte pression. À compter de 2011, un programme d'analyse de l'impact environnemental précis des rennes a été entrepris, afin de statuer sur la politique de gestion à mener les concernant : régulation de la population ou éradication.

Les apprentis sorciers

Les moutons

Les premières introductions

Un article de la revue spécialisée ovine *Pâtre* (N°12. Avril 1954), intitulé « Les Iles Kerguelen » et signé Michel Joubert, décrit parfaitement la situation. Avant la deuxième guerre mondiale, l'ambition est de monter un élevage de mouton extensif sur le modèle des Falkland à base de moutons mérinos pour la laine, la viande, un sous produit, serait transportée frigorifiée. Les échecs répétés et le peu de rentabilité du procédé font que l'on va changer de philosophie après la deuxième guerre mondiale. Il s'agira seulement d'avoir un troupeau garde-manger, avec des races françaises,



pour approvisionner en viande fraîche les missions scientifiques et militaires sur zone. « A égale distance du Sud de l'Afrique et de l'Australie, l'archipel des Kerguelen est situé entre les 48°40' et 49° 45' c'est-à-dire à la latitude de la Normandie. Il couvre 1000 km², comparable à la Corse par sa superficie. Le climat est de type océanique : saisons très peu marquées, vents violents, abondantes précipitations. Moyenne annuelle de la température : 0° à 4°C. Les principales tentatives d'introduction du mouton remontent à 1908 date à laquelle les frères Boissière, concessionnaires des îles pour 50 ans, abandonnèrent 20 moutons sans aucune précaution ni aucune garde. Depuis, à diverses reprises, 1911, 1912, 1922, 1927..., de nouveaux apports eurent lieu de race et d'origines diverses, dont le plus important en 1913, vit l'arrivée malheureusement en plein hiver de 1600 moutons importés des Iles Malouines (Falkland). Ces différents essais aboutirent tous à des échecs. Echecs dus, de l'avis général, au froid agissant soit directement sur l'organisme, soit indirectement par privation de nourriture : manque de subsistance

accélééré par la dent de millions de lapins introduits malheureusement à la même époque qu'en Australie. Un auteur, Aubert de la Rue ¹, a remarqué que des animaux aveuglés par la laine qui leur recouvrait les yeux, périrent dans des précipices ou du haut de falaises escarpées, nombreuses dans ces îles. D'autres disent que l'Acoena, sorte de rosacée rampante, de beaucoup la plante la plus répandue et principale nourriture, n'offre pas une alimentation complète. A l'origine, ces tentatives, sur une grande échelle, eurent un but économique, visant l'exportation de laine et de viande congelée. Maintenant, le petit troupeau (50 têtes environ), surveillé, nourri pendant l'hiver est destiné à l'alimentation d'une mission scientifique de 45 hommes installés depuis 1949. Nous avons essayé jusqu'à présent le Bizet ² et le Mérinos de l'Est ³. Cette année nous allons tenter le Mérinos

1- Il existe, du côté de Port-Couvreux et de Port-Jeanne-d'Arc, quelques moutons vivant à l'état sauvage et qui appartenaient aux troupeaux que tenta d'acclimater la Compagnie des îles Kerguelen, il y a quelques années. Ces essais d'élevage, fort mal conduits, furent voués à un échec, mais j'ai la conviction que de nouvelles tentatives, entreprises méthodiquement, donneraient des résultats fort intéressants. Les moutons mérinos, notamment les espèces de Patagonie, des Falkland et même d'Afrique australe, supportent parfaitement le climat de ces îles. Il y aurait également intérêt à introduire aux Kerguelen des rennes qui retrouveraient ici le climat et la nourriture de leur pays d'origine; il en est de même de différentes espèces d'animaux à fourrure dont on devrait tenter l'élevage... » La Flore et la Faune des îles Kerguelen par E. Aubert de la Rue. Chargé de missions aux Iles Kerguelen, à Madagascar, en Afrique occidentale, etc. La Terre et la vie. 1932

2- Les Bizets présentent une tête fine à chanfrein busqué. Leur face est noire présentant une liste blanche couvrant le museau, le chanfrein, le front et le chignon. Leurs muqueuses sont noires sans taches claires et leurs oreilles noires, plutôt courtes, fines et dressées. Le mâle présente des cornes fines, assez développées et en spirales relevées en volutes. La femelle ne possède pas de cornes. Les Bizets sont dotés de membres fins et solides, noirs, dont deux au moins présentent des balzanes blanches qui n'englobent pas le jarret. Leur toison crème et en carapace laisse la tête, la gorge et les pattes nues jusqu'au deux tiers du jarret ; leur queue est fine à l'extrémité et blanche. Le berceau de race est à cheval entre le Cantal et la Haute-Loire. Sa base de sélection comprend 11 élevages et 4000 brebis. Elle est en un protocole de conservation. <https://www.races-montagnes.com/>

3- L'Est à laine mérinos est une race ovine du nord-est de la France. Elle est originaire du sud-ouest de l'Allemagne, le Wurtemberg, où elle a été formée à partir de sujets mérinos importés d'Espagne puis de France. Les animaux sont de grande taille, sans cornes, avec une toison blanche, étendue, de type mérinos.

d'Arles ⁴, dont les qualités de rusticité, d'aptitude à la marche et au froid (les animaux finissent parfois leur transhumance sous la neige) sont bien démontrées. 20 brebis, pleines, vont donc partir cette année pour l'île de la Désolation, car pas un arbre n'y pousse, à l'infini de grandes étendues rocheuses et stériles trouées seulement par ci par là par des mares et des étangs, et par-dessus tout cela un ciel gris constamment obscurci par les nuages, font de cette terre un pays hostile et sombre. »

Les ressources alimentaires ⁵

L'isolement géographique, le sol volcanique et un climat très rude (vent permanent, instabilité avec succession parfois dans une même journée de pluie, neige, soleil) font que la flore consommable est peu diversifiée. Une rosacée, l'Acanea, sorte de potentille à grand développement, sensible au froid, de valeur nutritive proche du trèfle, assure la base de l'alimentation des moutons de novembre à mars.



L'Azorella, une ombellifère assez développée, pousse sur les zones caillouteuses. Le Chou des Kerguelen a l'apparence d'une plante grasse atteignant 80 cm avec son inflorescence et ses feuilles étalées en rosette, résistante au froid et à

Wikipédia

4- Le Mérinos d'Arles est une race ovine élevée pour les agneaux et la laine, améliorée dans le sud-est de la France au cours du XIXe siècle, par croisement de brebis locales avec des béliers mérinos espagnols.

Wikipédia

5- De l'Auvergne aux îles Kerguelen. Pierre Chambon. Collège agricole de Brioude-Bonnefont. Almanach de Brioude et de son arrondissement. 1969.

Pierre Chambon est né le 29 mars 1921 à Champagnac-le-Vieux, mort le 11 janvier 2002 à Brioude (Haute-Loire); enseignant; résistant de Haute-Loire; maire de Brioude (1988-1995). Fils d'un cultivateur et d'une ménagère, Pierre Chambon se maria en juillet 1942 à Saint-Vert (Haute-Loire). Il commença sa carrière d'enseignant comme instituteur à Lamothe, puis la poursuivit comme professeur de mathématiques au lycée agricole et enfin comme directeur du centre professionnel pour adultes de Brioude. Résistant, il participa aux combats du Mont Mouchet. Il fut par la suite l'un des dirigeants de l'ANACR dans la Haute-Loire et le président du Musée de la Résistance de Frugières-le-Pin. Il occupa la fonction de maire de Brioude de 1988 à 1995. Il fut un amoureux et ardent défenseur du mouton Bizet, animateur du Flock-Book de la race avant la création des Upra. Voir sa nécrologie dans le Souffle de la Neira N° 19 de juin 2002.

la neige, assure l'alimentation d'hiver. Son cycle végétatif est cependant très long et le surpâturage risque de la raréfier. Le mouton consomme aussi des petites graminées : Tussock, Festuca, Erecta, Poa, et des plantes diverses comme renoncules aquatiques, fougères, joncs et lichens. Des espèces importées se sont bien acclimatées : pissenlit, paturin annuel, dactyle, ray grass et diverses fétuques.

Le troupeau « garde-manger » ⁶

Après 1945, la France a installé une mission scientifique dont l'importance a crû au fil des années : station d'observations météorologiques, essais atomiques de l'Océan Pacifique, soit un effectif de près de 100 personnes. L'élevage du mouton devait contribuer au ravitaillement du personnel.

De 1949 à 1952, un petit troupeau de race indéterminée est élevé à Port aux Français, base la plus importante de l'archipel. L'été, il se nourrit sur les pacages d'acanea, l'hiver en bergerie d'aliments importés de France. Ce système se révèle trop onéreux.

De 1952 à 1959, une solution plus rationnelle est adoptée : un élevage extensif en totale liberté sur une île sans lapins, l'île Mussel. Des animaux de race Bizet sont alors introduits : 4 brebis et un bélier. Déposés le 30 juin 1952, en plein hiver austral, ils sont repris en octobre 1952, en parfait état. L'expérience est concluante et de nombreuses naissances viennent conforter l'effectif. Parallèlement, on introduit des agnelles Ile de France ⁷ sur l'île de Blachney. Fin 1955, il y a 138 ovins aux Kerguelen.

En janvier 1956, les animaux de Blackney sont transférés sur Mussel, auxquels s'ajoutent 70 sujets importés.

Le cheptel est alors le suivant : 5 béliers Bizet, 3 béliers Ile de France, 86 femelles Ile de France,

6- De l'Auvergne aux îles Kerguelen. Pierre Chambon. Collège agricole de Brioude-Bonnefont. Almanach de Brioude et de son arrondissement. 1969.

7- L'Île-de-France est une race ovine sélectionnée dès 1840, en région parisienne, à partir de croisements entre des brebis de race mérinos de Rambouillet et de béliers importés d'Angleterre de race Dishley. Elle s'est répandue ensuite dans les exploitations agricoles du bassin parisien. C'est une race de bonne conformation et à laine fine.

Bizet et Mérinos de Madagascar ⁸. Ces derniers seront rapidement éliminés car mal adaptés et fournissant une viande médiocre.

En 1958, 2 béliers Bizet du Cantal viennent apporter du sang neuf. Les réserves fourragères de l'île s'amenuisent et l'ensemble du troupeau, 290 têtes, est transféré sur l'île Longue plus étendue.

Malgré les prélèvements, le troupeau ne cesse de croître : 350 têtes en janvier 1959, 501 en avril 1960, 733 en septembre 1961. Pour ne pas épuiser les ressources de l'île, le troupeau est limité à 800 têtes.

Pour limiter la consanguinité, de nouveaux béliers sont introduits en janvier 1969, 10 béliers Bizet et 10 Ile de France embarqués à Marseille le 29 novembre 1968.

Les prélèvements se font en tant que de besoin, soit 60 à 80 animaux 4 à 5 fois par an. On abat les mâles en surnombre, certains atteignant les 100 kg à 2 ans., les femelles âgées, les jeunes mal conformés. Ainsi de janvier 1959 à janvier 1963, 871 moutons ont été



prélevés : 544 pour les Kerguelen, 267 pour la Réunion, 30 pour Saint-Paul, 30 pour Nouvelle-Amsterdam.

Cette réussite tient certainement du choix des races. Le troupeau est composé de Bizet et d'Ile de France et de métis des deux races. Leur observation montre un type Bizet dominant avec une conformation améliorée par l'apport d'Ile de France. Selon les termes de B. Moret, chargé d'élevage en 1958-1959 et en 1962-1963 : « Le Bizet, race rustique, a apporté ses qualités laitières, la finesse de sa viande, L'Ile de France y ajoutant sa précocité et sa conformation ».

Il faut aussi constater un excellent état sanitaire,

8- Depuis l'occupation française, on a introduit des Moutons à laine dans le Centre et dans l'Ouest. Ces élevages provenant de races pures (Mérinos, Dishley Mérinos...) ou de sujets métissés n'ont eu qu'une faible durée et ont été décimés par des maladies transmises par des Tiques. En 1923, la Chambre de Commerce de Tourcoing fit parvenir à Madagascar un troupeau de Mérinos de l'Afrique du Sud qui, par Tuléar, gagna le plateau de l'Horombe sur lequel, en dépit des soins dont il fut l'objet, il ne put se maintenir que quelques années. Depuis, grâce à l'application rigoureuse des méthodes suivies en Afrique du Sud, de sérieux progrès ont été réalisés dans le Sud de l'île. Origine des animaux domestiques de Madagascar par Ed. Dechambre Sous-Directeur au Muséum. La Terre et la vie. 1951. documents.irevues.inist.fr/

les vecteurs et hôtes intermédiaires des différents parasites étant absents, sans parler des précautions prises lors des introductions de nouveaux animaux (exempts de gale et de piétin).

La mortalité est relativement faible et les prédateurs absents à l'exception du Skua, grand oiseau semblable aux mouettes qui peut s'attaquer aux agneaux après la naissance.

D'autres introductions ont eu lieu en au moins cinq vagues successives (Moret, 1964 ; Broussard, 1988 ; Chapuis et Bousset, 1992)

Jusqu'à la fin des années 1970, ce troupeau était géré et l'effectif ne dépassait pas 800 individus.

Entre 1980 et 1993, les individus furent totalement livrés à eux-mêmes et en 1993, l'effectif de la population était proche de 2 500 à 3 000 individus (Chapuis et al., 1994).

Les bergers et leurs interventions ⁹

Nous avons évoqué les anciens bergers au fil de ce récit.

Des bergers « modernes », de vrais professionnels, interviennent annuellement pour réaliser différentes opérations sur le troupeau :

tonte ¹⁰, élimination des malades, des animaux âgés, sélection des agneaux pour l'abattage. Un autre travail prenant est l'entretien des clôtures.

Le Monde, en janvier 2007, consacre un article à David Grangette. « Originaire de Roanne, il s'occupe d'un troupeau de moutons de 3 500 têtes sur une île perdue, possession australe française. Sur ces terres désolées où la pluie tombe à l'horizontale et le vent règne en maître, il se sent parfaitement bien... Il ne redoute pas les coups de vent aussi soudains que violents, signes d'une météo instable, auxquels pourtant son enfance à Roanne ne l'avait pas préparé. Il aime le climat "de Ker pour le froid, qui accentue la

9- David Grangette, le berger des Kerguelen. Pierre Julien. Le Monde. 4 janvier 2007

10- La sélection a fait que contrairement aux espèces sauvages qui perdent leur toison au printemps, la laine pousse en continu. Il convient donc de tondre nos moutons pour des raisons d'hygiène et de survie. Une toison non tondue se feutre, se charge d'eau et d'impuretés jusqu'à mettre en péril la brebis alourdie par cette charge. Le péril est encore plus grand pour les brebis lainées sur la tête qui peuvent voir leur vision altérée et réduite par de la laine. L'actualité a relaté le cas de ce mérinos, Chris, retrouvé près de Canberra en Australie, après plusieurs années d'errance et portant une toison de 40 kg de laine qui l'handicapait fortement pour marcher.

difficulté du travail. Même les choses les plus simples ne sont jamais acquises"... Il vient donc de rejoindre pour six mois son royaume, un troupeau de près de 3 500 sujets. Après un voyage de douze jours à bord du *Marion-Dufresne*, parti du Port, à la Réunion, le 3 novembre, il a rallié Port-aux-Français. De là il a pris la direction de Port-Bizet ¹¹, capitale de son île, avec sa chienne, Roxane, un épagneul breton. Après un BTS de productions animales, il décide d'accomplir son premier hivernage de quinze mois dans les Terres australes, comme volontaire à l'aide technique, en décembre 1995. Son "amour pour la nature et les animaux" devient son



métier. Il enchaîne ensuite les campagnes de six ou neuf mois, avant d'accepter en 2006 un contrat de trois ans. Son contrat est clair : pendant six mois (de novembre à avril), il est aux Kerguelen, essentiellement sur l'île Longue, et se consacre à ses moutons. Le reste de l'année, il est au siège

11- C'est aujourd'hui une belle petite cabane au bord de l'eau, à laquelle on accède par un grand ponton de bois assez solide pour supporter le passage des centaines de moutons acheminés autrefois en chaland depuis Longue jusqu'à Port-Aux-Français où ils étaient destinés à l'abattoir. Novembre 2011. <http://bibou-kerquelen62.blogspot.com>

12- À la suite d'une décision des comités scientifiques des Terres Australes Françaises, l'éradication de tout le troupeau de moutons a été décidée à la fin des années 2000 pour lutter contre les effets négatifs sur l'environnement des introductions d'espèces invasives. On a ainsi noté une dégradation importante des sols à cause du piétinement, ainsi qu'un impact négatif sur les végétaux endémiques. Un abattage partiel (brebis et jeunes) a été entrepris, et les béliers ont été laissés sans possibilité de reproduction, jusqu'à extinction.

le berger doit sélectionner 500 à 600 agnelets âgés de 5 à 6 mois, destinés à l'alimentation des districts austraux, des bateaux de passage et du Marion-Dufresne, qui accomplit quatre rotations par an. L'homme intervient le moins possible. Pas de vaccination. Aucun traitement parasitaire. Le climat est très sain. Ici, pas de tremblante, ni de piétin ou de douve. L'élevage est intégralement biologique. Les semaines défilent sur un rythme que David, avec ses dix ans de terrain, maîtrise parfaitement. En période d'abattage, l'île Longue le mobilise du lundi au jeudi pour des opérations de rabattage et de comptage, puis "retour sur base pour abattage le vendredi et le samedi et découpe et congélation des agneaux le dimanche". Et il recommence jusqu'à fin janvier-début février, époque où il se consacre à la réparation des 22 kilomètres de clôtures. »

L'éradication du cheptel ovin

Les Bilans d'activités des TAAF permettent de suivre ces opérations.

Le troupeau de mouton cantonné à l'île Longue a un impact important sur la flore, la faune et les sols de cette île. La méthode retenue pour éliminer cette population consiste à isoler les béliers des brebis dans des parcs géographiquement opposés sur l'île et séparés par un parc tampon afin de stopper la reproduction de la population. Les nombreuses clôtures en place sur l'île ont permis d'initier le travail de séparation entre les brebis et les béliers dès 2008. Sur les 3 dernières campagnes d'été, le berger de la réserve et son assistant ont mené de front plusieurs tâches : rabattage et tri des agneaux au sein des parcs de brebis. Les agneaux étaient rapatriés sur base à l'aide du Chaland puis abattus pour fournir de la viande aux districts ; Isolement des béliers dans un parc dédié (au sud de l'île) ; Recherche et abattage des individus parvenant à pénétrer dans le parc tampon ; Entretien des clôtures afin de contenir les béliers à distance des brebis. A l'issue de l'année 2011, la population de moutons restant sur l'île est répartie de la manière suivante : un parc de 160 brebis isolées, un autre de 60 individus mélangeant mâles et femelles et le parc de béliers dont la population est estimée à 450 individus. L'objectif pour l'année 2012 sera de stopper définitivement la reproduction en affinant la séparation des mâles et des femelles. En 2012, un chasseur sera missionné pour finaliser l'élimination de la population. La pression de

chasse ayant été nulle pendant toute l'année 2011, il devrait avoir à faire à des individus moins farouches. La chasse est programmée pour l'hiver 2012, période durant laquelle les individus sont les plus visibles. Les femelles seront préférentiellement ciblées pour éviter toute nouvelle naissance.

La campagne d'été 2011-2012 et l'hivernage 2012 ont permis de finaliser l'élimination des brebis et des agneaux de l'île Longue et de limiter la population de béliers. Les derniers agneaux de l'île ont été triés et abattus sur le district afin d'être consommés par la base. Dans une seconde phase, les adultes qui avaient été préalablement triés ont été abattus. Au total, 1056 individus ont été prélevés au cours de la campagne d'été et de l'hivernage (mâles, femelles et agneaux). Fin 2012, il ne reste donc que des béliers, estimés à 200 individus, rassemblés dans un parc de l'île

Longue. Suite à l'élimination des troupeaux, les agents de la réserve ont commencé le démantèlement des clôtures de l'île Longue. Cette action



devra être poursuivie dans les années à venir et finalisée une fois que les béliers seront définitivement éteints. En parallèle à ces travaux, sur l'île du Château, la totalité des anciennes clôtures a été démantelée et rapatriée sur base. Sur l'île aux Moules elles ont été entièrement démantelées, une partie a été rapatriée et l'autre partie est encore en attente sur l'île. Elle sera rapatriée lors de la première rotation australe de 2013

En 2013, suite au retrait des brebis et des agneaux en 2012, seul un troupeau de béliers reste isolé dans un parc de l'île Longue. Le dernier comptage faisait état de 160 béliers déjà âgés qui devraient s'éteindre progressivement dans les prochaines années.

En fin de campagne 2013, le cheptel de béliers encore présent sur l'île Longue, était estimé à 150 individus. Cette île de 16 km de long sur 3 km de large est divisée en 4 parcs distincts pour pouvoir isoler les jeunes des mâles ou des femelles. Un trou entre le parc bélier et le parc tampon ainsi que la formation de congères au niveau des

clôtures auront permis aux derniers mâles de recoloniser le centre de l'île. Une campagne de tirs en début d'été 2014, éliminant 87 individus, ajoutée à la mortalité naturelle hivernale qui se situe autour de 20% pour cette population vieillissante porte le nombre d'individus restants à moins d'une trentaine. Le démantèlement des 15 km de clôtures restantes sur cette île, piège mortel pour certaines espèces d'oiseaux, sera une des actions majeures en 2015.

Après l'élimination des derniers ovins présents sur l'île Longue en fin de campagne 2014, soit moins d'une centaine de vieux béliers répartis dans les différents parcs, une importante mission de démantèlement des clôtures a été initiée en 2015. Avant le démarrage de l'opération, un peu plus de 12 km de clôtures étaient encore en place sur cette île de 34 km². Ces clôtures, constituées de grillage à mouton de type ursus mesurant 1m 40 de haut, doublé sur certaines sections avec des fils barbelés, permettaient de cloisonner l'île en plusieurs parcs (parc d'élevage, de tri, de tonte, parc tampon), ce qui facilitait depuis la fin des années cinquante et jusqu'à aujourd'hui l'élevage des ovins sur le site. Les derniers animaux ayant été éliminés, il devenait donc primordial pour la réserve naturelle de redonner à l'île Longue son caractère originel. Le démantèlement des clôtures répond également à une nécessité de supprimer les sources d'impact sur le milieu.

Adieu donc Bizet des Kerguelen ! Là aussi, les mêmes voix se sont élevées, en vain, pour condamner cette solution très abrupte. Et dire que notre race locale brivadoise et cantalienne est en conservation avec des effectifs relativement faibles. On aurait pu rêver de cet apport kerguelennien pour la conforter et la revitaliser. Ce n'était guère envisageable car le Bizet des Kerguelen n'avait que l'apparence de

la race puisqu'ayant été métissé principalement avec la race Ile de France. La trace de cet élevage restera cependant dans la toponymie : Port-Bizet avec sa cabane abri, des enclos de triage et ponton d'embarquement ; Parc au mouton, nom donné par les premières missions venues après la fondation de Port-aux-Français en 1952, enclos utilisé lors des transferts de moutons ; Mont des Moutons, nom donné par Raymond Rallier du Baty en 1908/09 et 1913/14, présence de moutons ? ; Les Bessons, non donné par la Commission de Toponymie (reconnaissance de février 1966 par Benoît Tollu) à deux rochers voisins semblables comme deux jumeaux, mot dialectal ancien, signifiant jumeau, et actuellement employé par les éleveurs de moutons ; Ile du Bélier, nom donné par Edgar Aubert de la Rüe en 1932, nom en

rapport avec l'élevage des moutons de Port-Couvreux et la Pointe des Trois Bergers ; Pointe des Trois Bergers, nom donné par Raymond Rallier du Baty, en 1913/14, à la sortie sud-est de l'Anse de Port-Couvreux, en souvenir de l'élevage de moutons suscité par les frères Bossière en 1913-1927 et des familles de bergers qui vécurent à Port-Couvreux ; Bais des Swains, nom donné par les anciens pêcheurs anglo-américains à la fin du 18ème, début du 19ème siècle, "Swain" signifie aussi "berger" (cf. Etienne Peau : "Baie des Bergers" pour "Baie des Swains")...



En guise de conclusion

Cette longue tragédie illustre les comportements humains souvent irresponsables et l'exploitation à tout va des ressources de notre planète. Les terres vierges ou plutôt les eaux des Kerguelen furent exploitées d'abord pour leurs mammifères marins, baleines, phoques, éléphants de mer et l'huile utilisée pour les lampes, industrie, savonnerie... au risque de disparition de la ressource. Ces incursions s'accompagnent inévitablement d'hôtes indésirables transportés par les bateaux : souris et rats et plus tard chats pour les combattre, et d'autres implantés volontairement pour fournir de la viande fraîche : lapins et peut-être des bovins sur Amsterdam. Les terres de faible fertilité, ventées, ne permettaient qu'un espoir d'élevage extensif.

La tentative de bovinisation de l'île d'Amsterdam, en 1873, tourna court mais laissa sur l'îlot un cheptel bovin qui allait s'acclimater, se développer de façon anarchique et mettre en péril l'écosystème primitif d'autant plus qu'il s'accompagna d'implantation d'une flore exogène. Les essais d'acclimatation d'ovins sur le modèle de Patagonie, au début du XXe siècle, furent des échecs patents : manque de méthode, personnel peu qualifié... Après le conflit de 1945, les grandioses projets d'exploitation tombent aux oubliettes et l'archipel devient une base d'observations météorologiques et scientifiques. En apprentis sorciers, les gestionnaires laissent

implanter des animaux sauvages pour fournir de la viande fraîche aux résidents saisonniers : mouflons et rennes. Sauvages, ces populations s'acclimatent fort bien et rapidement se développent de façon exponentielle faiblement régulées par les abattages de subsistance. L'implantation de moutons de races diverses mais françaises, après bien des tâtonnements, finit aussi par réussir à la perfection : Bizet du Massif central et Ile de France du Bassin parisien. Un temps régulée par les prélèvements, ce cheptel atteint des proportions mettant en péril l'écosystème des îles concernées. A la fin du XXe siècle, il était temps, progressivement, le monde prend conscience des conséquences catastrophiques des comportements humains sur les ressources de la planète. C'est la naissance des mouvements écologiques qui recommandent protection des espèces menacées, sanctuarisation de territoires vierges, lutte contre le réchauffement climatique... Cette prise de conscience va se traduire pour les Terres australes et antarctiques françaises par des décisions drastiques. Le Comité scientifique va soutenir et faire appliquer l'éradication de la flore et de la faune introduites malgré les avis divergents de nombre d'autres scientifiques prônant des mesures plus pondérées et la mise en place d'une méthode de gestion qui permettrait d'allier la protection d'un environnement exceptionnel et d'espèces endémiques à la conservation d'une population domestique unique. Histoire de ménager la chèvre et le chou... des Kerguelen évidemment !

Jean Claude Brunelin

*Ce texte est la réunion d'articles parus dans
Le Souffle de la Neira du N° 73 de décembre
2020 au N° 78 de septembre 2022*